

Liliane Giraudon  
Jude Stefan  
Jean-Jacques Viton

**CONSTRUCTIVISME  
& DADA**

L'avant-garde  
aux Pays-Bas  
Renaat Ramon

**SIX POÈTES  
NÉERLANDOPHONES**

Arnoud van Adrichem  
Rozalie Hirs  
Saskia de Jong  
Ruth Lasters  
Els Moors  
Samuel Vriezen  
Erik Lindner

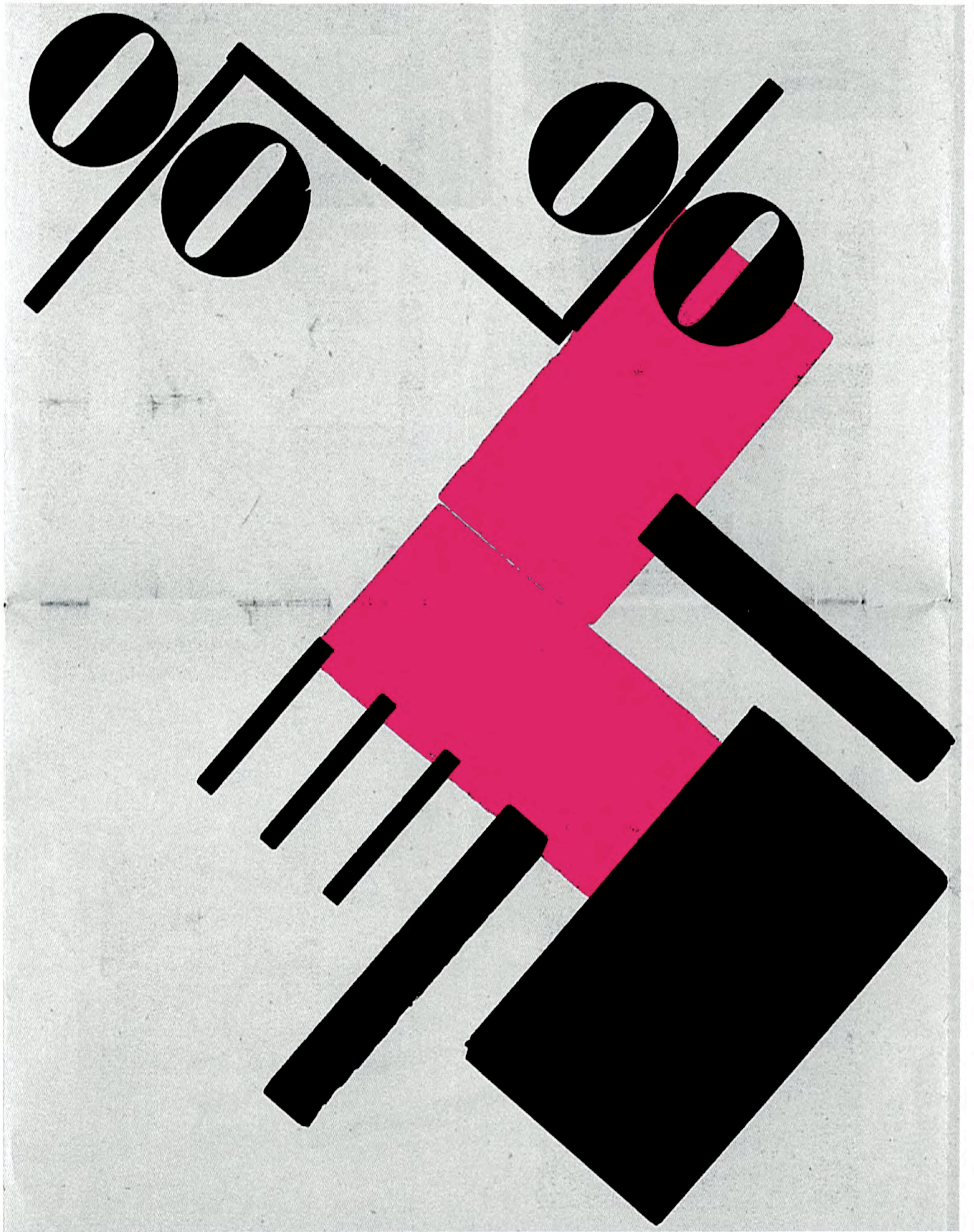
**&**

Ferhad Pirbal  
Alain Cressan  
Guilhem Fabre  
Anne Kawala  
Claudie Lenzi

Action Poétique  
Neer

198





H.N. Werkman, 1924



## *Action poétique*, [apoe]

|  |         |
|--|---------|
| Florence Pazzottu, <i>Incise 7</i>                                       | .....3  |
| Liliane Giraudon, <i>Œdipe à Tanger</i>                                  | .....5  |
| Jude Stéfan, <i>In Memoriam</i>  | .....13 |
| Jean-Jacques Viton,<br><i>Ce que j'ai vu dans le ciel un soir d'août</i> | .....15 |
| <i>Six poètes néerlandophones</i> , [néer]                               | .....17 |
| Eric Lindner   | .....17 |
| Arnoud van Adrichem  | .....21 |
| Rozalie Hirs   | .....26 |
| Saskia de Jong   | .....31 |
| Ruth Lasters   | .....37 |
| Els Moors  | .....41 |
| Samuel Vriezen   | .....43 |
| Traduction Kim Andringa, Henri Deluy.                                    |         |
| Ferhad Pirbal, <i>Romances de l'exil (extraits)</i>                      | .....48 |
| Alain Cressan, <i>Seuils</i>   | .....50 |
| Guilhem Fabre, <i>Territoires de la nuit</i>                             | .....52 |
| Anne Kawala  | .....58 |
| Claudie Lenzi, <i>Dime</i>   | .....63 |

*Documents & caetera [d&c]* .....67  
 Renaat Ramon : Constructivisme & dada,  
 Van Doesburg / Werkman, De Stijl, Mécano  
 et The Next Call : l'avant-garde aux Pays-Bas

*Actualités / Chroniques [a/c]*.....83

Michel Plon .....83

Claude Adelen .....86

Nello Risi .....89

Sandra Raguenet .....91

Henri Deluy .....94

Jean-Pierre Bobillot .....97

Yves Boudier .....100

Le journal de Joseph J. Guglielmi .....104

Jacques-Henri Michot .....107

Laffont/Giraudon, *Crèche Pudding, épisode 6* .....108

*LIRE, [Li]*.....110

*COUVERTURES :*

2 H.N. WERKMAN, 1924

3 Liliane Giraudon, *le mot à ne pas oublier : Sprechgesang*

4 Henri Deluy, *Le hareng le hutspot ...*

# Florence Pazzottu, *[apoe]*

## *Incise 7*

Oran. Houari Khames a neuf ans lorsque son père décide de l'envoyer en France et de le confier à sa soeur qui n'a pas d'enfant.

Houari ne va pas à l'école; sa tante ne l'y a jamais inscrit. Houari devient un adolescent. C'est une plainte déposée contre lui par sa tante qui attire l'attention de l'Aide sociale à l'enfance. Il intègre pour la première fois, à l'âge de 16 ans, une classe d'accueil.

Houari commet alors plusieurs délits mineurs et est pris en charge par la protection judiciaire. Il entame un CAP puis un BEP de plomberie. Dans le foyer où il est placé, il rencontre Amira, une jeune française née à Melun de parents tunisiens, retirée à sa mère qui la maltraitait.

Houari et Amira atteignent l'âge de dix-huit ans; ils sont aussitôt mis à la rue. Amira ne parvient pas à obtenir sa pièce d'identité, sa mère refusant de lui donner les documents que réclame le tribunal. Houari, qui n'avait pas été scolarisé, ne peut prouver qu'il est entré sur le territoire français à l'âge de neuf ans et se retrouve sans carte de séjour.

Houari est obligé de travailler au noir. Il travaille beaucoup. Après des mois d'hôtel, le couple trouve une chambre dans un appartement de Montreuil. Le 22 septembre 2008, Amira donne naissance à un fils. Amira et Houari vont reconnaître l'enfant à la mairie dès la sortie de la maternité.

Trois jours plus tard, le 28 septembre 2008, jour d'anniversaire d'Amira, des policiers attendent le jeune père en bas de chez lui, prétextant un contrôle judiciaire. Houari est déféré à Fleury Mérogis, incarcéré le soir même.

Un mois et demi plus tard, le 15 novembre 2008, Amira attend Houari à sa sortie de prison, son bébé dans les bras. Houari ne sortira pas; il est en centre de rétention.

Le recours que dépose Houari contre l'arrêté d'expulsion est rejeté; deux appels sont rejetés. Le 24 novembre 2008, Houari est conduit à Orly. Amira est présente. Elle alerte des passagers du vol à destination d'Alger, qui protestent, disent dégradant le traitement réservé au jeune homme qu'une femme policier maintient en lui écrasant les testicules.

Houari est débarqué à la demande du commandant. Deux passagers, désignés comme "meneurs" par les policiers, sont également débarqués. Au commissariat, Houari demande à voir un médecin. Il est transféré à l'hôpital de Bondy.

Le lendemain, 25 novembre 2008, Houari Khames se réveille dans un avion qui va atterrir à Alger. Houari a été piqué.

À Paris, Amira, dix-neuf ans, et son bébé de deux mois sont à la rue. Parce qu'elle n'a pas de papiers, Amira ne peut bénéficier de l'allocation de parent isolé qu'accorde la CAF aux mères seules.

# BIPVAL

Biennale Internationale des Poètes en Val-de-Marne

Depuis 20 ans la Biennale Internationale des Poètes en Val-de-Marne organise des événements poétiques pour lesquels elle a invité près de 300 poètes du monde entier, des ateliers d'écriture, des lectures, des publications.



|    |                         |     |
|----|-------------------------|-----|
| 13 | Berlin-empfehlung       | 1-4 |
| 14 | Operating instructions  | 1-4 |
| 15 | Mode d'emploi           | 1-4 |
| 16 | Instrucciones de uso    | 1-4 |
| 17 | Gebrauchsanweisung      | 1-4 |
| 18 | Manuel de instructions  | 1-4 |
| 19 | Manual de instrucciones | 1-4 |
| 20 | Keyhole                 | 1-4 |
| 21 | Bruckensteinig          | 1-4 |
| 22 | Ödipus, Jortjak         | 1-4 |
| 23 | Kasaborgskärl           | 1-4 |
| 24 | Leticianis parvicia     | 1-4 |
| 25 | Instruccia              | 1-4 |

Action Poétique<sup>éditions</sup>

Prochaines publications :

Eric Houser,

Giulano Mesa,

Saskia De Jong,

Anthologie de Notopos

(rencontre européenne de poésie soutenue par la communauté européenne.)

# Liliane Giraudon, *[apoe]*

## *œdipe à tanger*

« Comme je deviens vieille fille, à manquer du courage d'aimer la mort ! »  
Rimbaud

« Nous sommes des ratés prédestinés »  
Mallarmé

c'était bien (il dit) d'entrer dans cette femme là  
plutôt qu'une autre  
on ne peut apprendre à nager que dans l'eau  
usage de l'amour sa tonalité comme expression musicale  
elle dit photographe elle dit starlette  
Hofmannsthal cite Byron X cite Y  
une incitation au meurtre  
  
double pénétration pour la poésie tout est inutile  
se faire la main et faire des siestes  
facile ou difficile X se vante d'être  
à la fois classique et abordable  
écrire difficile ne se traduit pas « difficilement »  
comme les oies la poésie se dandine  
tu sors acheter un morceau de viande  
que tu feras cuire debout

tout sauf perdre la tête  
les arabes aiment les chats  
rester sur leur cul à fumer de l'herbe coupée  
ils ont raison de le faire  
une année incertaine une immersible vallée  
en séries variables toutes les têtes tranchées  
comme les poules tu oublies tout de suite  
ta douleur pas tes amours pas tes amours  
la steppe kalmouque fera aussi bien l'affaire  
je voulais prendre un train et rouler vers le sud  
je suis restée là enfermée dans ma chambre  
à feuilleter « Course et Jihad islamique »





revoir à temps ou perdre à nouveau  
c'est se déplacer en babouches  
ici le sujet prend des allures parentales  
trop relire les livres affecte les héroïnes  
sauvages nous avons cessé de l'être  
akram retrouve ici les gâteaux de son enfance  
il dit à Beyrouth la guerre nous a sauvés du tourisme  
muet notre film sera en noir et blanc  
nous le verrons plus tard en buvant du Jack Daniel  
et surtout pas du Black and White  
pourquoi à Brooklyn les pellicules  
Noir et Blanc se désignent White and Black  
inverser les mots peut-il changer les couleurs  
est-ce que le blanc et le noir sont encore des couleurs  
si oui tous nos livres noir sur blanc  
sont des livres en couleur





passer à la ligne se la joue plus moderne  
coude à coude l'invisible armada  
scintille sous les feuilles  
les asticots s'y trompent  
être malade rend la vie plus chère  
poésie pratique ou préservatif à goût de vulve  
certains le disent d'autres l'entendent  
trop écrire ou bouger les fesses  
mais d'une autre manière j'y pense  
puis j'oublie ciné-poème tajine-poisson  
fumer à Amsterdam ou dormir à Tanger



n'importe qui Martine Broda Danielle Collobert  
*anque donnete l'hanno fato* il semble  
messieurs que les femmes ces temps ci  
le font plutôt mieux la mort se fait  
longtemps après l'amour c'est Eckermann  
poubelle de Goethe qui sert de révélateur  
ce qui fait réfléchir sur tout et même  
sur quelque chose de plus à savoir le sachant  
que tous les morts vont vite vider les lieux  
c'est pour les vivants retour des mêmes mots  
n'est pas monotone Der Tod au masculin  
rend Lénore hétéro ici dans la langue  
qui nous occupe c'est plus gay (homonyme lesbien)  
la mort aime Lénore Danielle ou Martine  
ces dernières chevauchant amazones volontaires  
le féroce chasseur au visage tourné  
qui voyage si tard par la pluie et le vent  
ne menace plus grand-chose



deux contre deux Paul Celan ou Gherasim Luca  
les hommes prennent l'eau « *Garçon 2 vodkas  
et un peu moins de blizzard !* » sur le Herengracht  
nous avons vu 3 cygnes ouvrant leurs ailes  
simple rideau de pluie elles sont plus heureuses  
dans un séjour plus beau quelle foutaise  
puisque dans l'art comme dans la mort  
rien n'est frivole l'idiotie postée avec retard  
oblitère les meubles Marie Pleyel attachée  
à son piano par une laisse et s'y abreuvant de punch  
c'était à Vienne un épisode avec charades  
toutes en sont friandes puis Bruxelles  
en chemin vers l'Allemagne pour y rejoindre  
un druse (ceux là croyaient que le Christ  
s'était sacrifié pour le messie authentique  
caché parmi les apôtres sous le nom d'Eléazar)  
si le hasard est grand il faut cesser de l'interroger

misogyne moi ? Vous rigolez ! l'idée de terrier  
reste à creuser... Celles que j'étais elles sont où ?  
boire du Bols en mangeant des réglisses allonge les soirées  
par temps d'orage ici le ciel se vide et l'incendie  
se propage allumez vos phares soulagez vos vessies  
les noms des marins sont d'origine turque  
un garçon transporte du pain sur son dos  
et des vieillards proposent des colliers  
aux femmes espagnoles Choukri parle  
de La villa Harris bien avant Hocquard  
aujourd'hui vendredi mon poème  
porte une djellaba blanche  
informer c'est donner une forme  
autrement dit faire le point  
mais le poème ne traverse rien  
il n'informe personne  
syntaxiquement votre je tourne et retourne  
dans ma tête mille épisodes vécus  
oedipe soulage la libido de sa mère  
sa soeur aime la pastilla





tu n'es plus toi ni une autre  
Penthésilée a longtemps été situationniste  
jamais encore transformiste  
les spécialistes mettront du temps à s'en remettre  
et toi comme les autres pas foutue  
à ton âge d'oser une rime  
*je le fais je le fais maman regarde moi*  
la pornographie soulage Perséphone  
appelez moi écrivez moi n'oubliez personne

Amsterdam- Tanger  
Mai-juin 2009

# Jude Stéfan, [apoe]

## *In memoriam*

Seul le sexe des Femmes intéresse (ici je me répète : noir, velu, fatal),  
coupés leurs cheveux, ne règnent plus alors que les Seins, souvent amples –  
donnez-nous des femmes amples et bonnes - non ces yeux torves qui épiant  
lors de l'étreinte, ni cette bouche trop étroite, mais les pures fesses - ce bord  
de l'index qui caresse la fissure –

et je lui demandais si elle me permettait de le faire dans la rue, amoureux-  
ment, chastement, elle qui dans le jardin m'empaumait jusqu'aux hoquets,  
furieuse un jour me menaça d'une hache, par chance la grille ouverte, je  
m'enfuis, le lendemain demanda pardon, à genoux me savourant

et j'aimais surtout l'enfesser en criant : « j'aime ! », sa belle tête acquiesçant,  
savonnant ses cheveux, torturant sa natte, puis me renversant et  
chevauchant, s'effondrait, demandant : suis-je chienne ?

elle allait en bottes, les yeux en amande, des anneaux aux oreilles et (dire  
qu') elle est morte ! j'ai clos ses paupières aux longs cils bruns, baisé ses tarse  
en adieu, je l'ai assistée brûler, recueilli ses cendres, qui n'existait plus que  
dans les yeux veloutés de sa fille et le chagrin de son braque qui avec moi la  
partageait sans jalousie

Elle m'eût tué

surgissant au grenier, repoussant l'ouvrage, penchée sur ma poitrine, une  
Gitane abandonnée, sauvage, sévère, aux jambes de ballerine, éprise du bleu,  
robes, tentures, châles, gants

soudain un furtif baiser, elle courait à la mer, au loin s'y aventurant, elle  
pouvait grimper aux arbres, dérober des bagatelles, jouer à la belote contrée,  
siffler son chat, attaquer la carambole, fauberter son pavé, gruger ses noix,  
frotter des pommes à son coude, que ne sais-je plus...

nous nous endormions l'un dans l'autre

« ô heures couchées »

d'amples épaules où savamment caresser, un sein jaloux du baiser de l'autre, ô



Femme qui n'êtes que corps sans âme (les yeux restent vides, elle ne s'exprime jamais à la perfection)

à la hâte nous nous devêtions mais toujours j'ai vu que ces pieds féminins, sinon des Asiatiques, longs et grotesques, ramenaient au sol, à la réalité, à la plate prose – la femme prose prise pour poésie ? – de par leur horizontalité détonnante, des pieds trahissant l'animalité, comme de veau ou de biche, qu'elles ont beau amadouer en en peignant les ongles

or le plus cher fut : brosser sa longue chevelure un jour dans la cuisine avant qu'elle ne la ramasse en chignon piqué d'un peigne écarlate, assise sur mes genoux en gage de possession, soupirant au cinéma afin de sortir s'aboucher dans les bois et tout cela à ne plus vivre, sa chaude gaine, ses cils battants de sainte, je ne, non, jamais, jamais plus mes pas sur le gravier, un midi son étreinte d'anniversaire sur le banc, sa gêne des tourterelles et du sumac

« ma beauté » à son oreille  
effrontée, téméraire, palpée sous toutes les pores, impérieuse, intrépide mais mortelle et tuée par l'absurde dieu des naissances, suffoquée : « donne, donne ! », un long pur baiser appuyé sous le sureau souveraine et blessante

son ovale à la fenêtre, me reprochant, me remerciant, elle qui ne fut ni rosée ni perle, ni nymphe ni soleil, mais chair même, peau, votre amie amante épouse votre autre soi-même, compagne et maîtresse, un bienfait, une chance de huit années – cela même qui ne dure

Ma tête en pleurs priant à son giron

Elle me voulait

# Jean-Jacques

Viton, *[apoe]*

## *Ce que j'ai vu dans le ciel un soir d'août*

extérieur jour prise de vue sur axe hauteur  
une présence colossale dans des pluies calmes  
amalgamé boueux grès mauve  
ne restera pas intact  
dans son imperceptible progression

instantané mythologique abîmé  
corps cassé allongé il essaie de lancer  
un bras une moitié de main sur l'avant  
par-dessus son épaule comme cela se fait  
un reste de l'autre main contre la tête enfouie  
et jambes cuisses gros mollets pieds joints  
avant les battements moteurs décisifs  
pour obéir au style de la nage

vrac des enveloppes de l'orage silencieux  
le corps ne roule pas sur lui-même  
mouvements attendus esquissés incomplets  
rien ne s'achève dans ce crawl épuisé  
voulant franchir un amas de coton  
prêt à disparaître coton éventré

la chevelure devient broussaille  
tirée par le haut mais comment calculer  
les faux repères du haut et du bas  
les traces du plan et du profond

décalcomanie qui tarde à prendre  
corps sans appui il tente de figurer  
une idée du rien flottant par bribes



le nageur géant bouge un peu  
posture instable dans un souffle  
qui pousse à l'effacement

les détails du tableau furtif  
ne suffisent pas au corps du nageur  
son geste annoncé se délite  
dans une émotion d'éternité mélancolique  
because I could not stop for death

comment réussir à détailler l'image en plein ciel  
où une cuillère à café d'étoile neutron  
pèse un milliard de tonnes

la prise de vue se trouble et tremble  
le dessin du corps qui nage  
devient un tableau blanc barbouillé  
le mouvement se perd dans des plis  
la chevelure s'effile en touffes neuves  
l'ensemble s'ouvre à la migration des grives  
pour dormir elles s'arrêtent neuf secondes

et le lider maximo en survêtement bleu  
ouvert en pointe sur son cou préhistorique  
que sait-il de ces merveilles flottantes  
en livrant ses réflexions sur un écran  
il récite le texte du réchauffement climatique  
sans se douter que le grand nageur  
dévoile les sursauts du naufrage  
dans les dérives de sa déambulation

# *Six poètes néerlando- phones* [néer]

Erik Lindner,

*Des craquelures dans l'émail*

« J'ai (quasiment) écarté la poésie néerlandaise contemporaine pendant assez longtemps. Tout ce qu'il y a d'horrible, je veux dire, ici, dans ce pays, m'est toujours apparu comme étant sublimé par cette poésie. » Voilà ce qu'écrit **Jeroen Mettes** le 25 juillet 2005 sur son blog. Avec ses revenus de doctorant en littérature, il commence à acheter des recueils de poésie dans une librairie de La Haye, par ordre alphabétique, et à rédiger des critiques. Arrivé au B de **Bernlef**, le souvenir du A de **Jan-Willem Anker** est encore frais, et c'est ainsi qu'un vétérane peut se trouver comparé à un débutant. Ce n'est qu'une fois arrivé au Z de **Zwaal** que **Mettes** doit avoir une vue d'ensemble, mais il n'ira pas jusque là. Quand il atteint le poète frison **Tsead Bruinja** à la fin du B, **Mettes** est en colère. Il aime encore mieux couvrir les murs de sa chambre de photos de cadavres, écrit-il, que de poèmes « d'un Lucebert domestiqué ». On peut se demander si cette hargne ne se nourrit que d'un goût sûr. Ce même jour, le 6 septembre, il trouve une phrase de Barbara Bush sur les personnes qui ont trouvé refuge dans l'Aérodrome de la Nouvelle-Orléans et celles qui sont toujours bloquées dans les quartiers inondés, à taper des coups de talon contre les plafonds : « *they were underprivileged anyway* ».



**Mettes** est un exemple rare de la façon dont Internet peut être le lieu de découverte d'une voix critique et indépendante. **Mettes** débute comme outsider. À travers son site web, il se lie d'amitié avec **Samuel Vriezen**, poète et compositeur, qui est un des premiers à laisser un commentaire sur ses critiques. Les deux hommes ne se rencontreront jamais. **Jeroen Mettes** est invité à devenir rédacteur de la revue critique flamande *Yang*. Sur son blog, il s'indigne de la montée du populisme. Son alphabet de poète qui n'épargnait personne s'interrompt. Le 21 septembre 2006, il laisse un message vide sur son site et se suicide. Les commentaires laissés sous ce message comportent un compte rendu de l'incinération, des condoléances, des souvenirs. Le site continue d'exister, mais subit une étrange érosion. Hormis les liens, tous les textes deviennent blancs. Ses textes à lui ne sont plus lisibles qu'en passant la souris dessus. Sous les commentaires le jour de sa mort, s'agglutinent de plus en plus de spams. Les plus cyniques sont les messages d'entreprises pharmaceutiques en ligne. **Mettes** n'a jamais eu une très bonne santé.

Avec **Samuel Vriezen** et un autre poète néerlandais, **Arnoud van Adrichem**, **Mettes** partageait son intérêt pour la L=A=N=G=U=A=G=E poetry. Ce regain d'intérêt pour une poésie qui connut son apogée essentiellement dans la Californie des années soixante-dix, s'explique là encore par Internet, à savoir le blog du vétéran Ron Silliman, **Mettes** aussi bien que **Van Adrichem** ont mis ce lien sur leur site. **Arnoud van Adrichem** est rédacteur en chef de *Parmetier*, la seule revue expérimentale du moment aux Pays-Bas. Son orientation et ses références premières sont des revues de Flandre, où l'on considère de plus en plus la poésie comme un système propre, indépendamment des Pays-Bas.

**Piet Gerbrandy**, critique reconnu et latiniste, est frappé en 2006 par le fait que de plus en plus de premiers recueils bons et originaux sont écrits par des femmes : **Saskia de Jong**, **Els Moors**, **Hélène Gelèns**. Si à la fin des années quatre-vingt-dix, le romantisme a connu un renouveau dans la poésie néerlandaise, la nouvelle génération semble se partager entre les slammeurs d'une part, et des poètes de tendance académique d'autre part. **Hélène Gelèns** fait ses débuts en 2006 avec *Niet beginnen met het hoofd* (« *Ne pas commencer par la tête* ») : une poésie rythmée qui s'appuie sur le souffle. Ses poèmes respirent le travail de sa propre voix, ce qui la rend aussi physiquement présente, tantôt dansante et hoquetante, tantôt fluide et nous appelant.

**Els Moors** est née en Belgique, a fait des études de langues germaniques à Gand, puis fut parmi les premiers diplômés du nouveau département d'Écriture de l'Académie Gerrit Rietveld d'Amsterdam. Auparavant, elle avait déjà publié son premier recueil *Er hangt een hoge lucht boven ons* (« *Un ciel haut flotte sur nos têtes* »), bien accueilli par la critique. L'œuvre de Moors est légère, absurdiste. Elle jongle joyeusement avec les images, parlant de « ce pays dentifrice nutella ». Après son premier recueil, elle est retournée en Belgique et a publié un roman, *Het verlangen naar een eiland* (« *Le désir d'une île* »). Plusieurs autres diplômés de la Rietveld Academie ne tarderont pas à faire leurs débuts en prose ou en poésie : **Annemieke Gerrist**, **Maartje Wortel**,

**Walter van den Berg** et **Laia Fabregas**. Ils ont suivi des cours avec des écrivains, mais aussi avec des artistes plasticiens.

**Samuel Vriezen** débute en 2007 avec *4 zinnen* (« 4 phrases ») : un recueil en quatre parties dont l'une est la traduction de « Les nuages » de **Christophe Tarkos**. Il est compositeur de « musique de chambre expérimentale » et inventeur d'un jeu de cartes stratégique baptisé « Expansion ». Affirmations politiques, idées philosophiques et observations sur l'argent et le monde s'enchaînent dans ses poèmes, poussés par un rythme accéléré. « thèse : l'expérience est du rythme, » écrit-il, et « le rythme doit être clarifié avant qu'il n'y en ait plus. » Comparée à celle de **Tarkos**, la poésie de **Samuel Vriezen** est plus affectée, plus contrôlée. Ses performances s'inspirent de Dada et des avant-gardes historiques. Pourtant, par rapport aux standards néerlandais, l'œuvre de **Samuel Vriezen** ouvre une porte sur le monde.

**Rozalie Hirs** a fait des études de technologie chimique et a appris la composition avec Louis Andriessen. Elle a vécu quelque temps à New York. Elle a publié en 1998 un premier recueil de poésie mythique relativement classique. Néanmoins, comme celle de **Vriezen**, son œuvre fait exception aux Pays-Bas. Elle semble se détourner progressivement du sens pour aller vers une forme associative, rythmée. En collaboration avec l'artiste Harm van den Dorpel, elle a adapté avec succès ses poèmes en présentations visuelles qu'on peut trouver sur le net.

La poésie plus formelle d'**Arnoud van Adrichem** semble se faire la voix d'une autorité, d'un gouvernement un rien trop concerné par le bien-être de ses citoyens, un rien trop sûr de savoir quels sont les désirs du citoyen, et où est son intérêt. Ce malaise apporte de l'humour à son œuvre, dans laquelle le langage publicitaire et des sortes de conseils médicaux surexcités jouent un rôle important: « Real people are a trend. Nous devons rebondir là-dessus, un jour. »

**Saskia de Jong** est la plus hermétique et la plus originale des jeunes poètes des Pays-Bas. Elle n'échangerait jamais son jargon particulier contre quelque chose qui ressemble aux formes poétiques canoniques et reconnues. Elle est extrêmement avare d'informations biographiques et limite autant que possible sa présence dans les événements littéraires. Sa poésie sème consciemment la confusion, casse la syntaxe et emploie des mots à contresens. « c'est mettre fin au sens / d'images de quelque chose d'existant / et-et ordonner ».

**Ruth Lasters** est née en Belgique. Elle débute en 2006 avec un roman, *Glace polaire*. Lasters est une collectionneuse d'images. Des parapluies se vissent sous le coude, des noix sont ramassées dans un tablier, les pommes ça s'empile si joliment. Son œuvre consiste en un lyrisme dur, elle aime confronter le lecteur. Aussi farfelues que ses idées puissent être, l'œuvre semble presque construite selon une forme fixe. Elle présente ses associations personnelles comme des règles incontournables. Souvent, elle parle au lecteur comme si



celui-ci avait comme elle une petite pompe sous la peau, sur laquelle il suffit d'appuyer pour voir les tables renversées comme des chevaux couchés sur le dos. Elle montre la souplesse et l'insouciance du débutant. « Jamais une vitre / ne refuse le reflet du poing qui la brise. »

Petit à petit, la poésie des Pays-Bas semble davantage intégrer le reste du monde. Ayant appris de leurs erreurs, les murs entourant cette littérature commencent à s'effriter, laissant pénétrer d'autres voix plus directes, plus franches. Un poète sonore célèbre dans le monde entier, Jaap Blonk, a été ignoré dans son propre pays durant des décennies. Il n'y a pas d'éditeur et ses textes ne figurent dans aucune anthologie, parce que le genre qui est le sien n'a tout simplement pas trouvé de place dans la poésie néerlandaise. De nouvelles voix divergentes ouvrent ça et là quelques volets grinçants, exposant des coins d'ombre à la lumière.

## *Bibliographies*

**Arnoud van Adrichem** (1978) a publié un premier recueil, *Vis* (« *Poisson* », Contact, 2008).

**Rozalie Hirs** (1965) a publié les recueils *Locus* (Querido, 1998), *Logos* (Querido, 2002), [*speling*] (« [*battement*] », Querido, 2005) et *Geluksbrenger* (« *Porte-bonheur* », Querido, 2008).

**Saskia de Jong** (1973) a publié *Zoekt vaas* (« *Cherche vase* », Prometheus, 2004) et *Resistent* (« *Résistant* », Prometheus, 2006).

**Ruth Lasters** (1979) a publié le recueil *Vouwplannen* (« *Plans de pliage* », Meulenhoff Manteau, 2007)

**Els Moors** (1976) a publié le recueil *Er hangt een hoge lucht boven ons* (« *Un ciel haut flotte sur nos têtes* », Nieuw Amsterdam, 2006).

**Samuel Vriezen** (1977) a publié le recueil *4 zinnen* (« *4 phrases* », Wereldbibliotheek, 2008).

# Arnoud van Adrichem, *[néer]* *Poèmes*

Quel espace !

Nos experts affirment il vous manque une ressemblance – la tête se remplit de pluie, une sorte de perte. (Vous imitez des voix aussi ?)

Le vent part d'arbres, pense à toutes les branches qui hésitent quelle direction ; l'immensurable d'une telle question, une occasion de tête.

À quoi vous avez abouti : une pièce manquante.

Chaque porte une proposition, chaque fenêtre face à face avec elle-même.  
L'eau méconnaît son poisson, le ciel prouve son oiseau. Songez :  
un souffle plus tard et c'est fini – vous n'avez jamais été vraiment visible, vous rougeoyiez dans le noir.

Ainsi vont les choses.

Dans la même pièce : une feuille qui tombe rompt le calme jusqu'à ce qu'une autre s'envole (encore une ?) et que vous vous habituiez, la pression variable de l'air sur vos épaules. Ce qui ne va pas devant ces fenêtres : des branches d'arbres – nous y avons vu la main de Dieu, un instant.

Les experts sont lyriques.

La lumière est liée à sa lampe, la fenêtre laisse tomber un trou devant un œil avec un glaucome un syllogisme humide une chose sur le point de disparaître.

Un instant de répit.

La phrase précédente ne peut signifier que son contraire, la phrase suivante est à peine de rigueur.

Un bouillonnement :

des pensées s'élèvent, suivent les bulles qui trahissent la réflexion d'un plongeur. Les poumons n'envisagent que l'air. Le corps coïncide avec son contour, la mer copie des vagues. De la bouteille d'oxygène une goutte d'air d'échappe, ce qui aurait dû rester au fond remonte à la surface.



Un fil incandescent  
dans le conduit d'air – le rouge perdu d'une impulsion.  
Pas ici, là. À combien de ballons en même temps pouvez-vous penser ?  
Le plongeur rumine une formule

qui puisse exposer vos mondes.

Des bulles d'air collent à chaque pensée. Pas là, ici.

Ce qui a perdu du poids brusquement, a jailli de la gorge

de l'eau, happe la lumière – ça.

Personne n'a vu d'où venait le ballon – il a rebondi  
tout à coup dans la pièce, rouge et chaud,

comme un caprice ;

a agrandi l'espace où vous réfléchissiez à des poissons lents  
à des échelles immenses. (Qui laissa la porte, exprès ?)

Nous ignorions que vous aviez ça en vous : de l'homme pensant  
un homme écumant est tombé qui renversa tables chaises.

Notre petite oreille prête pour y jurer.

Votre situation actuelle ?

Une branche d'arbre à travers le pare-brise à travers la tête pensante – exhalant une trace de pensées sur la chaussée.

La lumière non diluée comme de la grenadine,  
des éclats de verre brillent comme des traits de génie, vos idées s'envolent,  
au plus profond des oreilles des passants,  
à la suite de l'oiseau envolé qui toujours vous – il reste encore de l'air  
pour inventer une loi interdisant une telle catastrophe, un petit souffle  
qui ferme le globe oculaire claquant dans le vent.

Vraiment.

Nous ne sommes pas les seuls chez qui le visage est gravé au feu,  
puis s'éteint à la lueur d'une photocopieuse. Mais allongez-vous.  
Il n'y a pas de lumière plus froide : un frisson parcourt la vitre, un autre,  
un soupir (votre nature ?) s'échappe.

Comme si le frigo ouvert.

S'imaginer un alaska le temps de deux boules de glace.

La glace se met en boule            la lumière ne se laisse pas congeler.  
Personne ne peut réfléchir aussi longtemps au nord, feuille après feuille,  
pâlir à sa dernière copie.

Vous le pouvez !

Le lyrisme comme ballon – essayez un peu de le maintenir sous l'eau  
à la force de la tête, une tête pensante (un autre ballon) devrait réussir.

L'eau retient son souffle.

Quand commence le matin ?

Le vertige de la logique : imaginer de toutes petites questions.

La réponse tarde, pour l'instant. Ne pas démentir ni confirmer.

Un téléphone chante quelque part, restez calme, personne ne sera perdu.

Ne pas confirmer ni démentir. (On peut en discuter, n'est-ce pas ?)

Ça bouillonne, vos mains se mettent à trembler, le ballon va bouillir.

Grand comme une pomme le trou dans l'air.



# Rozalie Hirs, *[née]*

## *Arbre généalogique*

Mère femme fatale tirée hors de la boue père mauvaise herbe pousse partout apporte l'esprit de mère mère papillonnant bon pour un perpétuel mère père en jaguar bleue petits œufs de pâques sucrés féerie mère frère à quatre ans en pyjama avec le bac sur le ij mère mère mère jeune morte mère mère père baryton à femmes et à boire décadence mère mère père mère comblait le creux dans une chaussette 100 florins épargnés rêve aux pieds du lit mère père soeur rejetée pour folle décrépite esclave du ménage née le 19 octobre 1919 mère père soeur prétendue mère mère père mère pensée liens entre tous les tractatus père père qui pour des cigares et un verre écrit les lettres du quartier père mère célibataire sans moyens père mère père dans la chair et dans le sang rejeté hors du nom de la source la fortune de son père mère père père premier fabricant de peinture des pays-bas à haarlem joué aux courses noyé son 19<sup>e</sup> anniversaire dans son verre père mère père a eu 15 enfants dont le plus jeune père père l'arbre de vie arrive là maintenant vie de musique des mots alors ?

## *Rêve 1989*

Marie avec une bitte et sein dénudé autant homme que femme avec jésus sur ses genoux dans une tente en peau d'ours logée dans les montagnes là-bas une puce rampe un jouet arrive ce jour la tempête alors les voisins viennent me chercher s'abriter dans une maisonnette bleue avec quatre chambres marie enceinte j'écoute baby dans son ventre nous obtenons des chatons une poupée cochon rose perd son postérieur roule d'un tas d'ordures à voir un hérisson mort moitié pourri je me retourne pleine de dégoût rendre visite à stéphanie sur la bruyère elle a des meubles en bleu bavarois alors je reste devant la grille en fonte avec des branches vertes pleines de fruits rouges (des fraises ?) trop mûrs elle voit un jeune malade dans un lit antique sur un coin d'herbes à une falaise des toilettes puantes ai les pieds nus et dois d'urgence pisser une fille plonge de la falaise toujours encore dans l'eau alors couchée dans une eau pure lumière bleue monte sur le tremplin et jette des pièces de monnaie dans le bain reste en bas dans l'eau pour les attraper à attendre à un comptoir je trouve un tas de florins et toujours plus et plus je rêve d'un jeune garçon étendu dans la rue des autos sur lui laisse rouler dans une concentration comparable aux yogis qui marchent sur des tessons arrive un lourd camion ou un bus je cours vers lui d'abord il est étendu immobile je pleure

## *Quotidien*

La pensée se voit germer pour émerger à un autre étage de la cage d'escaliers sur le sol les égratignures une griffe de chat avec la proie ombrée lumière du soleil le bleu de la chaise avec branches et feuilles le poêle ronfle dans un souffle je reste le matin pour aller faire du vélo après une douche tartine à la descente voyageurs retardés ne laissent pas le train continuer l'horloge le pas dehors dans le virement mensuel demeure toute une maison chambres raccordées par l'électricité quand l'eau d'un coup légumes du supermarché comme s'ils n'avaient jamais poussé dans les camions des magasins arrivent plus proches de chacun comme un avant-goût sur l'estomac empêché par une table de tomber par exemple les coudes et les mains rencontrent des choses table d'arbres séparés les uns des autres et rapprochés dans chaque lit allongé dans chacun endormi les rêves volent comme une bête à bon dieu ou une jument enfermée sous les paupières une auto avec des ailes a besoin d'eau ou d'une racine alors petit pain ne vole quand même pas au kérosène de la pensée je ferme la porte avec une clé une rose

# *[un jour]*

## *I*

### *[paon du jour, mûrier blanc]*

Yeux volants aux ailes mobiles lumières jetées  
sur une carte dessinée entre des mains flambant  
frais et dispos je l'avais dit non pantelant poids plume  
corolles et pollen de coquelicots vifs champs  
bleus centaurées comme des têtes écloses ciel  
borgne sans nuages d'où sortent des rêves  
comme des vers à soie se tissant dans mille mètres  
de langues sur des feuilles de mûrier gris-vert  
duvetées de fils dévoilants viennent à l'encontre  
d'un soleil amoureux comme ça sans ordre ni pluie  
antennes tendues un instant de frôlement  
d'ailes dépliées vers ce qui est (un jour)

## *II*

### *[piéride du chou]*

D'où viennent les papillons cette invasion de photosensibilité  
printanière insoutenable presque blanches les ailes  
tachetées d'un rêve la nuit éveillée si tôt  
une main remplie de rosée bue sur des brins d'herbe  
luisants et quelques heures sonnante comme de lourdes cloches  
dans un village entouré de montagnes non spécifiées  
où habitent des gens quelque part sur terre dans ses joints  
récoltent poireaux et oignons pommes du verger et des arbres fleurissent  
des raisins éclatent avant de mûrir dans des tonneaux en inox  
et bientôt séduisent un nez le palais puis  
roulent sur la langue comme avant-goût de qui cette nuit  
en quelques heures amorce d'à nouveau (un jour)



### III

#### *[martins-pêcheurs]*

Apparaît dans la fenêtre un pays de martins-pêcheurs  
alors des fleurs de givre craquent sur l'haleine chaude vers des lèvres  
bougent comme des souvenirs des cheveux lâchés le long de nuages  
des routes fréquentées ni par les papillons tachetés ni par le vent  
une maison le buisson sur un bord de route eau de pluie gelée  
la terre disparaît sous une blanche surface étincelante  
enveloppée de rayons de lumière dessinent ces mêmes  
nuages d'encore un peu de brume passé le matin froid  
des flocons sautent dans la lumière en une ondulation  
d'horizons font doigt après doigt glisser  
des ombres le long d'arbres se réveiller se répéter  
mot après mot un souffle (un jour)

# Saskia de Jong, *[néer]*

## *Sept poèmes*

1)

volcanisme

l'aurait pu rester à couvrir  
avachi à faire des bulles  
qui veut, il peut  
je retiens tout à fait mon cœur  
arraché le cheveux qu'il faut  
fil à fil pour un antiphilosophe

après le silence nous aspirons à  
une prolongation du silence

le un va bouillonner  
où le deux déjà simule le débordement  
abc feu souterrain inconnu

vigoroso  
impetuoso  
furioso  
animoso rigoroso

nous tuerons à la hâte pêle-mêle  
qui à la hâte se dépêche  
sur un film en couleur pour la libération

2)

nous périssions à kirkouk  
ou à vrai dire : nous y sommes prêts  
nous périssions bien plus souvent à kirkouk  
assez souvent à vrai dire  
sans arrêt nous périssions là  
nous étions faits pour mourir

3)

une certaine impression est une image dans mon image

ils sont assis là  
astronautes un sac sur la tête  
guantanamo ku klux clan  
leur tête dé-capitée leur peau dé-pecée

l'œil une lenteur, une incandescence

le jour semble un instant  
il y avait une fois un nègre

il y avait une fois trois nègres  
placés dans un coin

deux têtes posées sur une intersection  
alors que l'essence de l'homme :  
les épaules et la tête

entendre voir et se taire  
avec des mains informes  
et nous voyons ainsi les hommes et ainsi sont les hommes

tu ne peux pas parler d'une tempête  
sans un vent de tempête

quels costumes rigides, portez-vous un canevas, par hasard ?  
bien impeccable bel éclat

chaussettes blanches ! chaussures brunes ! chemises jaunes !  
il s'agit de séduire et de rejeter

dans l'œil en général calme plat  
une caméra peut aussi devenir aveugle

c'est assez long comme  
si au milieu de la nuit on voulait voir une image

une photo est tout un film  
l'exception de l'excédent

mais tout un appareil  
un tapage aussi

et une tension !

4)

parce que le carré est si bon

si je commence encore une fois commencer avec des si  
comme alors dionysos abattait eurythos de ses thyrses  
ou hekate grillait klytios de ses flambaux  
ou hephristos brûlait le mimosa  
avec une cuillère de métal rougeoyant  
ou avec une pierre athena écrasait le lubrique pallas

et le soleil alors se déplace ?

si les champs après les rousseurs de juillet  
forcent la terre mère à mettre bas  
de toutes ses aisselles la vigne sue

résolu étroit maternel vient l'  
accouchement, il grogne d'éclater hors d'elle  
paré de cornes

non par hasard parle haut la boue la sottie  
souveraine  
aussi délicate une vague  
arrive

à l'appui des cours du feu  
c'est toujours un sentier spirituel

sale distinguer le plus favorable, tu peux avoir soif  
c'est difficile, ça donne des odeurs  
(truies en chaleur insupportables : vulve enflée)  
si je rassemblais  
estrif griblette jesse  
étaleur opiniâtrer peautre

la beauté de la poussière et du grumeau, étoiles montantes  
de la fièvre merveilleuses qui oh, ah soupirent  
la ceinture juste serrée au-dessous de la poitrine  
les cuisses dans la graisse

ceci est mon corps en forme de cigare  
il fuit il ronfle à côté du poêle

oh, emmerdante je tombe d'une falaise

ces oiseaux d'hier qui flottent doivent naturellement  
être des oiseaux qui sifflent  
c'est maintenant plus ardent sérieux



5)

le néon voyant ne pique pas  
(oh, heureux homme)

l'abruti des villes  
qui ne sent pas, qui ne ressent pas, qui ne goûte pas  
il ne voit rien n'entend rien  
c'est un gardien paralytique

il ne connaît aucun horizon  
ses nuits aucune obscurité

il parle pour ne pas être compris

quand doucement la rosée se presse sur les choses, il dit  
certain : tout est trempé  
nom de dieu

les dimanches il bouscule  
un dimanche commencé à rêver de choses à venir  
et à exister entier dans le parc l'homme à sa juste place

laisse-le

toutes les routes montrent le villageois  
il peut laisser indiscutables les jours  
et les nuits irréfléchies quand même respirer inconscient

il a perdu les mots de la route et le chien  
a oublié l'os enterré

pacifique celui qui ne connaît aucune route

l'aboiement des chiens flotte entre nous  
dans le digne paysage statique  
la nuit est superbe avec ses défauts

6)

juorgfrustigen<sup>1</sup>

y passer d'abord de nombreuses années

avant que quelques contours  
se manifestent et soient combatifs  
et l'idée cultivée que tu vis  
(qui attend quoi encore)

il y a nota bene la brûlure  
de colère et aussitôt tant divisée  
en deux que tu ne peux plus alors  
être sur tes gardes

en quoi cette ville de lune bleue ne prévoit  
que je ne te vois pas à la fenêtre  
où attend quoi ?

est-ce là le sol qui me retenait  
est-ce alors trop germer pour son honneur  
est-il pensable qu'il jouisse tant  
est-ce rébellion ma partie quand je me tourne

ce jour maniaque traîne un peu  
au moment où la fin alors approche  
tout est mieux qu'errer :  
le délicat gaspillage du temps  
une grande faim ainsi, mais moi aussi

<sup>1</sup> nom d'une rue d'Helzinski

7)

est-ce là seulement un poste d'observation  
un panorama du ciel ?

nous caressons à partir de chaque ville chaque jour

et en marche sous nos poignards  
se raser les nuages, se raser de près  
ça nous vient sans peine  
mouches à sécher au soleil

plein air et poisson doux pour le porteur d'un appareil  
innombrables les taches pour nos yeux

nos machines tardent  
oh, à s'allonger dans un banc d'huîtres  
finesse trop salée

nous sommes tièdes, chauds, plus chauds, froids

l'orgue du sang giclant d'un homme  
demeure un dentier, nous vous revoyons volontiers  
dans le jardin pour toutes les saisons

# Ruth Lasters, *[néer]*

## *Vouwplannen* (6 poèmes extraits)

### *Bouchée*

Parce que les pommes ça s'empile si joliment je voudrais  
en empiler sous ta peau. Tes jambes, ton crâne, ta poitrine

pleins de pommes, de ces jaunes pleines de taches et pleines  
de bosses. Seule une rouge, brillante

parfaite qui à chaque mouvement se déplace à travers  
ton corps. Et pouvoir alors deviner où, dans lequel de tes

membres elle se cache précisément, pour chaque fois je  
devine juste la sortir, en

prendre une bouchée, certes infime, mais multipliée par infini donne  
indéniablement altération.



## *Branche*

Pas de branche. Mais que, où que ce soit, à cet instant  
une branche doit se casser, je voulais te la donner. Cette certitude.  
Que, longue de 130 centimètres, on voudrait là-bas la lancer

à un chien mais c'est un chat qui passe,  
je voulais te le donner. Ce mécontentement. Qu'on veuille s'en servir  
pour sortir un ballon d'un ruisseau mais il n'y flotte, enroulée,

qu'une feuille. La lassitude de comment quelqu'un la casse en morceaux,  
je ne voulais pas te donner. Mais comment après à  
130 centimètres de distance exactement flottant

ballon passe.

## *Tables*

Les tables, je les voudrais parfois en masse soudain  
retournées et que tout comme moi tu penserais alors à des chevaux

tombés sur le dos, à si exactement la même chose que  
cette pensée comme une petite pompe

sous-cutanée sur laquelle nous n'aurions qu'à appuyer, tellement plus exclusif  
que l'un l'autre avec les doigts – je veux te toucher ce soir où il neigeait

l'année dernière : impossible  
et possible sont parfois si voisins, qu'il semble que

ce ne soit que question d'une rapide  
renégociation.

## *Action*

Arrache donc un rebord de fenêtre  
sur lequel une femme est assise, juste pour

prouver que c'est  
possible et porte-les vers une flaque,  
hors d'haleine en  
toi ramassée comme des noix

dans un tablier jusqu'à ce que  
confiante mon immobilité.

## *Plan*

Dérober le plan originel de pliage de toutes les boîtes  
et le savoir-faire

des doigts de plieurs de boîtes. Jusqu'à ce qu'idée 'boîte'  
s'aplanisse en carton plat qui ne peut rien contenir, juste

l'envol de choses, d'endives par exemple  
et de feutre bleu violet dont le souffle du vent fait  
une cape de magicien autour du produit intérieur brut d'épaules  
haussées.

## *Corbeaux*

Tous les parapluies noirs sont des corbeaux depuis que je t'ai perdu,  
des oiseaux vissés sur une tige non pour le peut-être de

précipitations, mais pour le sans doute de perte  
on prévoit des kleenex, du gluant : 'Tout aurait pu

si différent – ' Foutaises. Si ça s'était pu : une épidémie  
se déclarait. Chacun soudain un parapluie vissé sous

le coude puis des porte-parapluies remplis  
d'avant-bras.

Traduction : Kim Andringa

# Els Moors, *[néer]*

## *les lapins fuckants blancs*

Extrait de : *Er hangt een hoge lucht boven ons* (nieuw Amsterdam, 2006)

les lapins fuckants blancs fuckent  
et à force de fucker aplatissent le toit  
sans télécommande  
résonne résonne c'est le matin !  
c'est le matin dans ce pays humide  
ce pays dentifrice nutella  
ce champ humide harassé

il y a trois camping-caravanes aux  
rideaux oranges un lambeau de brume  
apparu de lui-même passe au coin de l'œil

des choses étranges se passent dans cette maison  
où les murs semblent ne pas vouloir  
se redresser – ne veulent pas être droits –  
des hommes dorment dans le lit  
souvent la porte se ferme toute seule

sous ce projecteur je cherche les lapins fuckants  
blancs le vide est réglé sur portable  
un deux trois marche bougeons ensemble  
sans craquer des vertèbres pour rien  
entoure tendrement ce cerveau des deux mains  
nous rentrons chez nous  
chez le lapin fuckant blanc

le vieux lapin fuckant blanc n'a jamais fait plus  
il fuckait puis il fuckait puis il continuait à fucker  
juste ça – il ne jette pas de regards lubriques sur une robe d'été  
rayée noire et blanche – le vieux lapin blanc fuckant fucke  
aveuglément une descendance en avant

la cigogne apporte l'enfant et chante  
des arbres joyeux tournoient dans l'herbe  
cette nouvelle vie est un lapin fuckeur  
qui fucke et fucke et fucke

le lapin fuckant blanc fucke sautant tombant  
tandis que des huîtres éclatent sur le lit rouge  
je pourrais être ici tremper la langue dans  
de l'eau enflammée ou en parcourir les plantes  
de ses pieds la sauvegarde de la sensation meilleure

un corps jusqu'à ce qu'il aille

les lapins fuckants blancs habitent  
sous des clochers rouillés près de l'endroit  
'ne pas déposer d'ordures' ils glissent les uns dans les autres  
surtout là où personne ne soupçonne leur présence  
ils entourent de leurs pattes le doux pelage blanc

si un matin je me réveille  
alors à côté des lapins fuckants blancs dans l'herbe  
les champs allongés sont plutôt pelés – pâlot –  
est le matin par la fenêtre

Traduction : Kim Andringa

# Samuel Vriezen, [néer]

## *Courbure* (fragment),

extrait de *4 Zinnen* (Wereldbibliotheek 2008)

Où il disait être, j'étais, sans le savoir. Cette vision  
peut se remplacer, quelque part demain je serai bienvenu : des bois :  
des sociétés de logement : on lit, on est localement porté  
disparu, une logique d'îles, en train d'accorder de l'importance.  
L'avenir était un somptueux puits qui parle. Question : réponse ;  
réponse : question. La réserve d'énergie rejoue avec conviction  
cet infini. Les gens s'appuient sur de petits ponts aériens,  
la démesure ne le maintient pas à sa place : déchets ménagers :  
emprise : que faire si personne ne veut et personne ne veut pas : commence  
par une telle impasse, bien des choses restent floues, mais elle trouve  
la conversation importante. Une activité à laquelle on veut survivre.

Ma vie comme minorité. Par une journée ensoleillée même.  
Nécessité d'élasticité. Portrait d'une surface  
inscriptible. Je passe généralement de moi à moi-même. Tant de lignes  
entre deux pôles. L'argent c'est : bien rassurant.  
L'argent c'est : un cycle époustouflant. L'argent c'est : une course.  
L'argent c'est : pile ce qu'il me faut. L'argent est rare, propre,  
conduit vite à un accord, et tous les cinq ans  
nous commémorons la guerre de tous contre tous. Je  
mets l'ambiance alors : suis des règles : l'argent est là où hier  
encore régnait une paresse pittoresque, ou une vie recluse,  
ou quelques beaux recueils de poésie, y a-t-il assez de noms pour  
les rues ? Le grand espace lamine tout le monde. L'empire  
de la bonne action. Je cherche le sondage, le sondage d'opinion,  
et l'on préfère, la jungle, rien n'est apparu ahurissant.

[...]



Le rythme doit être clair avant qu'il n'y en ait plus. Au départ des mots solides. Il n'y a pas de théorie de la vie quotidienne, influençons-nous les uns les autres, et tout s'étend, montre l'avenir, nid de poussière obstiné. Chaque jour, augmenter un peu le monde en habitant. La surface n'est pas prise au sérieux. Maintenir un équilibre, presque en vain, s'abriter là, simultanément chacun marche au monde et s'y abrite presque en vain, regarde avec la sévérité des satellites. De petites phrases. Ça commence là. C'est ainsi qu'elle mena le monde, en bateau, l'impuissant, monde, les nombreuses apparences comprises, je dois maintenant construire une maison. Venez vous abriter, animaux, entre les virgules.

Vois la liberté comme un grand opéra, mes gestes ne restent pas infiniment, en clandestinité, irréversibilité rend étranger et préserve. Vois la liberté comme toujours juste passée, une bulle, s'affoler à cause de l'avenir d'un autre. Les animaux font leur truc. Infini n'est pas un thème : on veut des aubaines, pression, de vouloir que tu fais, ou par principe découvrir quelque chose de nouveau chaque jour, ici, écrire c'est tester. Exige plus de flexibilité. En toutes choses. Un guide de petits royaumes perdus tandis que tu restes tout près, de toi-même, du déclin : le chat décline trop lentement pour ne pas vouloir le caresser, le climat décline trop lentement pour pourrir chaque île : mais que mes chaussures soient cassées aujourd'hui, qui me gardaient avec elles et transféraient ma place. Systématiquement mettre un incident au centre. Cela rend gai, complet et vivable.

Juste ne pas être pas là où tu viens juste d'être. C'est un prince charmant, grandiose à contrecœur : suspect, comme les choses s'arrangent subrepticement. On est soi-même secrètement : le plus souvent à moitié là : un numéro de cirque dans un passé récent, presque date limite de conservation, par hasard, accro à des placebos ? Toi aussi tu votes à chaque fois juste pour ce mauvais type ? Tu vois la fuite des capitaux ? Comment j'atteins vite une plaine sans fin ? Ce jour-là il fut brièvement lui-même. Party ! Party ! Ce jour-là son chat à elle courut avec les chiens. Ce jour-là je fus tout juste un mécène. Les dirigeants doivent apprendre à subvenir à leurs propres besoins. Car qu'est la vérité ? Un programme de principes non corrigé ? Elle trouve la liberté plus forte que la vérité ; est-elle elle-même ? Dieu merci j'ai appris à vivre généreusement, j'arrive encore à supporter le raisonnable.

[...]

Autour de lui des traces de toutes choses : solidité : une balade à vélo par temps orageux : décris l'étendue du pays. L'avenir est endémique, personne n'a assez confiance, bien manger, on peut l'exiger, parmi des formalités en voie d'extinction, fiabilité du passé : une grimace typique : si j'avais un secret je le garderais. Il y a des virgules, ou des sons, traces : ambitions : ce que tu vois eut de la valeur jadis. Dans les virgules se cache un journal intime. Ce jour-là fut mon premier comme minorité, précis, distinguable, et le parc de la majorité était splendide, une ville prévue pour deux millions apparut en moins de vingt ans, quatre millions essayent d'y vivre. Ce pays a de l'avenir, mais nous épuisons tout, on parle fort, jamais les mêmes choses : thèse : l'expérience est du rythme. Le retour, ils essayent de l'éviter, ce qui m'amuse, car ceci est mon quatrième chat déjà. On devient conseiller, ou voisin, ou un autre terme, pour les nombreuses apparences, qu'est-ce qui rend ceci si incurablement urbain ? Quelque chose qui vient toujours juste avant moi ?

Mets des points. Coups sur le tam-tam. Et il naît matière à discussion, justement quand nous gagnons de l'argent. Pas le temps de faire ses preuves. Les notes pédales du trombone : paresseuses et surnaturelles, ou : comprends les corps sur ce fond. Thèse : les matières premières ne sont jamais payées. Thèse : l'attention est une matière première. Thèse : qui n'a plus rien à dire commence à se tromper. Mets mille génies ensemble et tu obtiens une meute. La déchéance n'est pas totale, ce serait impertinent, la voix imite tous les sons, écho sans fin, ou bien la maîtrise ne me touche-t-elle que quand je dois déménager ? En-dehors de la musique existe-t-il un véritable sujet ? Les oiseaux. La nourriture. Un voyage. L'argent c'est du temps mais il ne disparaît jamais. Et à part son rythme, qu'est une chose ?

Free to do only one thing, which is to paint a Rothko (Feldman). Soudain le petit monde. Tout était possible, alors il ôta ses chaussures, et l'on se comprenait, plus en tant que public. Toujours privatiser la liberté d'abord. Dérober. Poétique de la campagne calomnieuse. Je suis un libéral qui ne pratique pas. Plus un entrepreneur n'entreprend encore. Imagine, tu vas à la capitale pour la première fois et tu te trouves la connaître déjà. Imagine, tu vas dans la montagne, et soudain tu y es, pour la première fois, ce que je veux, marcher à peu près en chaussures sur un monde. Ce jour-là on avait des oreilles. Now that things are so simple, there is so much to do (Feldman). Tout devient de plus en plus rond. Chaque pensée se termine-t-elle par un profond soupir ? Libre de soupiner. Si l'impensable est gratuit, si les nombreuses apparences sont remarquables : parcours-les : mesure le temps que dure un mot : les chats aussi soupirent. Moi aussi j'habite.

Eparpillement. Prends deux choses qui ne se ressemblent pas, un grossier bout de monde, par exemple : chat – porte-avion. Voir que c'est bien, la terre est courbe. Fer – soupe. Tribunal – plan. Ceci nous invite dans l'éparpillement, être une bande son, je m'exerce à des violences arbitraires, contres mes choses, un soupir, recueille toutes les différences. Le manque d'argent fait cela : l'argent rend le monde compact, le manque petit. De toute façon tu appartiens à la Flat Earth Society. Dans le paysage montagneux délimité le robot se déplaçait en se transmettant à des enveloppes vides de robots dans son champ visuel. Mais j'ai un antipode. Ce qui s'appelle soupir ici, s'appelle aussi préposition : une cage ouverte : horizon : le monde va à la vitesse de l'air et même si nous sommes tous deux sous un même alizé, le pôle nord fond, pas le pôle sud. L'invisibilité est l'éternel troisième. Dommages auditifs. Report. Et le grossier décline à vue d'œil, toutes les forêts sont à abattre. Droit de bâiller, une citation totale, que le monde vient, à embrasser.

On veut respirer. Puis le monde entre. Il y a des voisins et eux aussi ont des voisins. Cette trace mène à l'homme invisible : je suis l'homme visible, je proclame le souffle, ce que je dis est visible. Et une démocratie voit le jour, rien de ce qu'elle instaure ne lui est pas antinomique. Approcher les problèmes comme s'ils étaient musique. Nourriture. Surprises. Ce jour-là tout le monde prend le pouvoir, happe, l'air, l'homme invisible commence, un site web, de la musique fait le tour de la planète, le plus grand hasard que nous connaissons, il faut écouter le signal brouillé, qui rapporte à tout le monde, on se sent la dernière minorité, le premier à se sentir ainsi, notre chien nous cherchera, le monde commence à satisfaire aux exigences.

# Ferhad Pîrbal,<sup>[apoe]</sup>

## *Romances de l'exil (extraits)*

(1)

Le dos à la Piazzale Roma  
Les pieds dans ses eaux bleues,  
Près de l'ombre d'une église  
Je scrute à l'horizon les bateaux chimériques.  
Alangui  
La tête lourde du haschich de la veille  
J'attends l'arrivée (de Rosanna) :  
Elle doit me prêter six mille lires.

Bientôt je la verrai venir :  
S'évanouiront alors la fatigue et la dèche.

(2)

Ressac au bord du canal du Zattere  
Éveillé par la sirène d'un navire  
Affamé  
Épuisé  
J'ai regardé ma montre :  
Je dors depuis dix-huit heures.

(3)

En 1492  
Christophe Colomb amoureux d'une Indienne  
Part à sa recherche  
Et se trompe de chemin  
Découvre l'Amérique.

## *M*

Kafka dit : tout est noir.  
James Joyce dit : tout est gris.  
Modigliani dit : tout est long cou mince.  
Strindberg dit : tout est conflit perpétuel entre l'homme et la femme.  
Darwin dit : tout est gloire aux vainqueurs.  
Lawrence dit : tout est sexe.  
Einstein dit : tout est relatif.  
Marx dit : tout est argent.  
Gorki dit : tout est lutte de la classe ouvrière.  
Breton dit : tout est rêve.  
Aragon dit : tout est Elsa.  
Hedâyat dit : tout est fantaisie.  
Monet dit : tout est coton.  
Moi : tout est obstacle à la beauté.

## *LE NOM*

Gjarina  
Girajna  
Garjania  
Gayrajana  
Garanija  
Graynaja

Que ton nom est difficile, Granija !



# Alain Cressan, [apoe]

## *Seuils*

*Pour Solveig*

### *I*

On entre ici par la cuisine, plus haute que large où  
Humide et chaud un système de chauffage ancien  
La cour graviers ou flaques de boue – comme tout  
Semble haut une odeur de vieux la grand mère à chignon

On entre ici par la gauche à gauche  
Fenêtre ensoleillée devant laquelle  
En ombre le fauteuil à roulettes  
Le grand-père imaginé souriant  
Du moins le soleil rasant ce qu'on  
Appelle un proto-souvenir

## II

Il y aura toujours la cuisine home made  
On s'y assied gênés pris dans les calculs  
Vous prendrez bien quelque chose nous

Une étoile                    Un miroir renvoie  
De mer                      Dans un cadre doré  
                                  Le vert du mur sur  
                                  Fond vert comme  
                                  Une photo de David

Une bibliothèque un peu solennelle le  
Conseil pour se débarrasser de tout ça  
On vous dit un passé vous habitez l'avenir

Passablement              Les interruptions  
Casse-gueule              De lumières mal  
Cette échelle              Conçues cette  
                                  Faience ébréchée  
                                  Ces tuyaux percés

Un trou au milieu que coupent diagonales des tuyaux de plomb où courent  
des fils les tuiles disjointes travail malmené un endroit à refaire où se  
relient les choses cependant qu'en bas :

Il y a là une petite porte un escalier étroit  
Une buanderie en somme la visite s'achève

Il est tombé ici            Là des casiers  
Sur les marches          Du bois une  
De béton brut            Lumière diffuse  
                                  Quelques verres

Cheminée la vue sur le jardin  
La terrasse casser un mur un  
Poêle oui de vastes volumes  
Habiller habiter penser l'espace  
La chaleur s'introduire comme  
Dans un lieu un temps on voit  
La rue le bruit les arbustes à  
Tailler Vivre ici c'est penser  
Les verbes la tranquillité ou

Chambre numéro un à quoi bon  
Un espace si grand à dépenser  
Penser aussi déménagement  
Comment faire entrer là mon  
Pouah à quoi bon si peut être

Il fait froid ici vous sentez vous  
Entendez le bruit babillages se  
Pointer comme j'aimerais voir  
Ici le printemps le reflet vert  
Ton rire cristallin la saison

Un passage secret sous la terrasse

A l'époque on montait les cuves  
Directement au chalumeau on  
Soudait marrante cette chaudière  
Avec flamme accessible devant

Là encore un bric-à-brac avec 3  
Hommes dans un bateau et une  
Technologie moderne de compteur

Autour ou presque le terrain la taille des arbustes l'asphalte terrain de foot ou circuit de  
petites voitures ces garages idiots et vous verrez la terrasse en été mais ce bruit pensez-vous  
le potager non décidément petit tout petit – derrière tout ça : III - La construction d'une  
enfance

# Guilhem Fabre, *[apoe]*

## *Territoires de la nuit*

Le fleuve exposait ses secrets  
Qu'on remontait les jours de grande soif  
Guettant les quais leur lumière inondée  
Les cris du temps sur la ville de pierre  
Les hommes allaient et venaient par les rives  
Brûlant au jour leurs destinées  
Et les îles croisées semblaient sortir d'un long sommeil  
C'était l'hiver et je revois leurs ombres  
Assemblées à dîner au soleil  
Leur jeunesse et la tombe  
C'était l'hiver le froid avait durci la terre  
Les nuits filaient aux vents d'étoiles  
Et mon père vivait

\* \* \*

Hors de portée des voix  
Ces visages se confondant aux eaux  
Traces oubliées d'un long voyage  
Qui nous mène par delà les rumeurs  
En cette rue plantée de cathédrales  
De mosquées denses et hautes  
Où les statues se prêtent aux images  
Bronzes animés du souffle et du regard  
Et poursuivis dans leur candeur  
Jusqu'en la demeure incertaine du bal :  
Les deux femmes ont dansé  
Leurs lèvres saisies de plaisir s'abandonnent  
À la lueur des flammes

\* \* \*

Et je revois l'exil de la tendresse  
Les allées et venues par les forêts de hêtres  
Le visage maternel se déroband au milieu des siens  
Revenant visiter la nuit  
L'assemblée de notre jeunesse  
Par les rues de la ville en fièvre  
Et celle qui s'avance entre mes bras  
Et que je serre fort en pleurant sur nos rêves

\* \* \*

La lumière d'hiver a parlé  
Le ciel se joue d'elle  
Et se meurt en ses ocres de pierre  
Voici les ombres vacillantes  
Et la danse des flammes  
Voici venir le visage aimé  
Et poursuivi sans cesse  
Ses mots tissant le plaisir la douleur  
Le dédale des rues débouche sur un intérieur  
Occupé par une femme assise  
Ses cheveux blancs tressés son regard font fuir  
En amont du long fleuve  
Au delà des marchés familiers  
Diffusant la paix de l'enfance  
Une étrange lumière berce les rives  
Réconcilie sourdement les couleurs

\* \* \*

Les toits de la ville occupée  
Les rotondes échappent aux regards  
Dans ces cercles secrets s'élaborent  
Des visions à demeure  
Pavots du Groenland transis par les hauteurs  
Face aux glaces ambrées  
Passées les forêts de neige irisées  
Les hauts plateaux cachent en leurs profondeurs  
Des musiques des assemblées  
Concevant les rumeurs premières

\* \* \*

Les vents dispersent ces âmes errantes  
Qu'on retrouve la nuit égarées en de grands bâtiments  
Vaisseaux de pierre où l'on cherche sa place  
Parmi des visages connus inconnus  
Peuplant des chambres encombrées des couloirs  
Dans un désordre de notes accumulées  
D'ouvrages introuvables  
Le sol se dérobe  
Les vagues bercent des groupes à la dérive  
Echangeant des propos croisés  
Par une salle immense  
Et la symphonie éclatée déborde sur la ville  
Saisie d'allégresse au soleil

\* \* \*

La terre à nouveau a tremblé  
Voici l'île battue par les flots  
Mon amour inaccessible  
Et la déchirure prend corps  
Le serpent dévore sa proie  
Les chemins s'égarent en des bois  
Découvrant des horizons de laque  
L'inconnu ici même en ces hauteurs nous hante  
Cabanes de lumière assoiffées d'orage en décembre  
Les chênes et les buis s'entrelacent  
Par ces sentes sauvages  
Ponctuées d'arbres foudroyés

\* \* \*

Et marbrées les paupières découvrent  
D'étranges cérémonials  
Perpétrés dans des basiliques où l'on campe  
Désordre délicieux des êtres côtoyés  
Des femmes et des enfants proches le regard habité  
S'essayant à la joie en ces temps de gel  
Oubliés où la nuit livre les visages purs

\* \* \*



Le solstice d'hiver est passé  
Dissipant les voiles du firmament  
Tes lèvres relancent le désir  
Du long fleuve aux sources cachées  
Miracle des regards  
Peuplant les salles de la demeure en fête  
Et les rues de la haute ville allongée  
Ses fenêtres ses terrasses trouées de ciel

\* \* \*

Nos pas se sont risqués sur des terres embrasées  
À la fin de ces jours de grand vent  
Où le couchant s'insurge à travers les forêts  
Vaines les couleurs du temps  
Somptueuse la nuit sauvage  
Les flots dansent au plafond du vaisseau dans la nuit  
Et nos corps assoiffés se rejoignent  
La proche résonance relance nos parcours  
Au delà des mers  
Vers cette base où le ciel se divise  
Entre le firmament les nuées de lumière  
Dans l'attente du choc de deux aéronefs  
Larguant leurs cargaisons non loin des flammes...

\* \* \*

La tempête a assourdi le port  
Menacé les rues de ses cris  
Les refuges du vent  
Se peuplent de visages sûrs  
Autour de la voûte ruinée  
Tandis que lentement les délinquants opèrent  
En nous chloroformant  
Les escaliers se couvrent de rosée  
Vaste dédale où glissent les couleurs  
Les fleurs de pommier sombrent  
Au matin de nos intérieurs  
Haute la cheminée rassemble les regards

\* \* \*

Ces lieux figés au fil des jours basculent  
Longues salles aux usages inconnus  
Amphithéâtres au vert sous les dais de lumière  
Paresseuse de l'après-midi

\* \* \*

Je revois l'abbaye déserte ses collines  
Et nos pas en ces ruines du temps  
Soulevant les désirs  
Le chemin devant nous mon amour  
Le ciel voguant immense sur le fleuve  
La sève de ces jours les cycles mortels la chaleur  
Tout ce qui vit en nous et sombre  
La crue la crue du Gange nous emporte  
Coule en nous par les plaines inondées  
De saules de voix singulières dans la moiteur  
Tes yeux de nuit tissent l'éveil

---

Il, G.B., dit :

un désert

j'entends - qu'entendez-vous vous ? du désert que connaissez-vous vous ? quel désert ? quel désert dans lequel perdu vous étiez-vous – vouquoi comme un jequoi, je ne dirai plus jequoi, jequoi trois fois ça suffit c'est vol, citation éperludée comme la métaphore de l'épervier qui me toucha en plein cœur alors qu'envoyé du désert de Gobi, un désert d'astéro-, je le reçus de mes deux, je mens, une seule, à peine, un pouce prépensheur se suffisant à lui-même sur le clavier de, de, de — oui vous savez, c'est très onanique le clavier d'un cell phone, très je je me je te très

Ainsi je parle et tout en moi se donne à d'autres

il y avait une igne

**une ligne de i**  
(une ligne d'horizon de i)  
**(entre parenthèses)**

le désert, c'est une ligne d'horizon de i vu de loin de très très loin, de très très avec en ligne de mire le point du i qui devient point de i, un ensemble de points constitue une ligne, pas l'inverse, les m'les briser menu, en on on, or point c'est I, donc i c'est moi ; soit : le désert ne peut qu'être un désert de mes multiples solitudes i-mirages -mminents et, corollaire, da da d'à partir d'un couple de focales hautes placées point point d'origine deux points : les astéro- viennent d'là pour retomber là aussi où ça brasse : c'est vent chu à la proue à la poupe, battu à la ligne de flottaison : l'océdesrt, (profondeur de champ, moutons) est égal à éloignement étendu of (fin de) course ; in the désert, de tous ces i debout rangés bien gentiment, sagement si sagement, I vacille italique, droit ou, hypothèse, mort allongé, pelures underscore, c'est sûr, n'existe d'empillage vertical aucun : comment une ville pourrait brillante scintiller quartz et lamellaire schisme ainsi qu'

- 1/ je ne mens pas
- 2/ peut-on mentir et donner ?
- 3/ mentir prendre ?

**ALLEZ VOUS FAIRE PENDRE !**

je ramasse, cuiller d'or, allongée à l'ombre laquée de la frondaison des hêtres agités (je préfère les peupliers et les saules-pleureurs, mais vers gobe-moi que je te crois, que je te prenne, il y a en lisière plantureux hêtres et champs de blés agités) les flots impressionnant sous ces grands arbres qui plient ploient se déploient si le terme amant(e) s'y octopousse in the same - agité tremblant vivant, dans ta bouche narrée, le petit tronçon de cette route de, de son 8ème bras porte-bonheur, porte ta bouche, in the same, encore vivant, tout autant qu'un canard qui, sur le pont de la précédente caravelle, traversant ce même désert des mers des i (i-le comme aill-eurs, pour jouer aux dés romains, allongés sur nos lectus, frottant nos doigts gras dans les cheveux d'esclaves)

cou coupé court court encore, s'agite **le suivant ! au suivant !** in your goldy teaspoon. Tu en pincas, crabes oh !, [LEZA, LEZEN, LEZE]-tends : ça brille solaire quand les saturnales s'absentent. Nous cherchons l'ombre de l'enclave aride – je vois : ça s'agite in your mouth, the same in the same, petit univers enclos en (Aimez-vous les huîtres de Hiroshima ? Aimez-vous sa vitrification ? Davantage sa minéralisation ? — *Quique* (kind of *jequoi* ? aya ! forth time !) sert, entre 2 petites plaques d'argent et de titane, une huître sortie de sa coquille. Ces minéraux exaltent la saveur minérale de l'huître. Les plaques sont préparées à partir de poudres d'argent et de titane mélangées avec de l'aloë vera et gélifiées en plaques très fines :). C'est l'eau qui prend le vase et :

*nous ne  
sommes pas  
du tout d'accord !*

CAR « ne suppose pas seulement qui le tient mais qui l'écoute » :VOUSlui

or de vous je ne sais rien quand j'écris je ne sais rien c'était c'est il y a quatre semaines, sans déc-, on s'en fiche, c'est vous ce vous, vous je ne sais, j'aimerais qu'un parmi vous lise avec moi, qu'il s'agisse d'une vraie partition, pas d'un trucage, encore que !, le solo !, je serais juste moins seule face à vous dans l'écoute d'un, un qui, un côte-à, comme deux coteaux accotés aux collines qui, se mêlant, cépagent, exhale, qui au sein de bottle-attablée-vontre dialoguent par nos bouches, in vino veritas isn't it ? Un vous se scinde-t-il ?

Toujours impressionnant ces vous, même, surtout si scindé si vous c'est un, l'autre, peut-être surtout si vous c'est un, si un c'est l'autre, vous êtes un face à moi, maint masse face, le pluriel de masse existe-t-il ? et :

« comment traduire foule ? »

en catalan, en catalan, comment traduire foule me demande-t-elle : mon intention est-elle de dire masse ou multitude ? Vous vous donnez, prenez, mais je ne sais plus dans quel sens, le ping-pong c'est bien, et j'aimerais bien vous dire,

**1/ j'aimerais vous écouter**

**2/ ce n'est pas toujours vrai** et puis =A - masse

B - myopie

C - feux croisés

D - lapin myxo----OH!OH!

:

D-POINT

Les initiales  
justifient l'  
adresse, l'a.

L'a. Le rire. L'ivresse du. Contraire de l'aride : l'arire, l'inverse logé, sans  
p r i v a t i f  
(à- mon sens Bataille se fourre le doigt dans l'œil pour se gratter sentencieusement  
les cou-dées franches et comme une poule écarte les moignons d'ailes tentant de  
s'envoler s'enchantant, s'envirant de son :) rrrroumal tnaiférrrrrrr étaueb al,  
euçrrrrrepa rrrrrruedial al siof enu

justification  
les initiales  
justifient l'  
adresse, l'a.

de la jouissance-même même si certes Dear  
*je suis seul* se voue dans l'espoir d'éviter la ruine  
 perte du repos en sus – rêveries glacérotiques quand l'autre suce en d'autres  
 bras

ah l'a. pirouette jusqu'au a

genre a *naked lawn*, faux jardin des Délices, Le Nôtre invercontre l'anglais,  
 carnaval de confettis qui jusque dans mon lit, un trou  
 pour un trou

trou trou peinent-ils ?

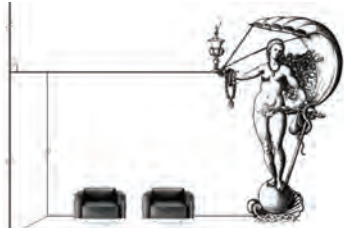
les coudes aux coudes

ma brave dame

ma bonne fortune

je vous tends les deux mains

au centre desquelles



RRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRRR

De réel, ensemble

De J.-J. et de R.

Le voyage :

Vous lisez la Bonav'

Tout absorbe | Tout offre

S'effondre.. | Se déploie

the | | |

Le bon aparté

Quand entre mes bras j'aimerais tenir

*Tout en sachant*

*I, i'm alone*

*Limites réfringentes du corpus*

*Sémantique de l'orgasme*

*Ravageur, transibérien*

*Partir en sombre transe*

*Sans rapport à l'animal, quelque animal soit-il*

*Retrouver la peau de la transe*

*Pour trouver l'extase*

*Dick out*

*accepter de tout  
 recevoir quant tout offre  
 sinon tout s'effondre  
 et trépassse l'extase to do not entrance in*

point de

la conjonction de coordination la loi

est dure

mais c'est

là

tu qui meurt est la possibilité de la fête, la communication libre des  
 êtres, l'Age d'or (la possibilité d'une même ivresse, d'un même  
 vertige, d'une même volupté).

tu que le reflux abandonne : fantoches désemparé, arrogant, se  
 repoussant, se haïssant, se récusant les uns les autres. Ils prétendent  
 s'aimer, tombent dans l'hypocrisie bigote, d'où nostalgie de  
 tempêtes, de raz-de-marée.





# Claudie Lenzi,

## *Dime*

### **1-DIME ME DI DIME MAUDIT**

Hier y avait DIME  
qui nous a emboucané depuis le Moyen Âge  
Aujourd'hui c'est au Proche Orient  
où DIME veut dire autre chose  
C'est une habitude à prendre  
C'est une habitude à prendre  
Une habitude c'est fidèle  
comme ceux qui sont devenus fidèles  
et faibles Dommage ! ils disaient  
On les dépouillait pour la bonne cause  
Religion État même combat ! Faibles ? Dommage !  
ils disaient

**Pivoines et œillets**

(collimateur 1)

**Champ de pleurs**

**Chant de fleurs**

**Accès cible**

### **2-DIME MEDI DIME MAUDIT`**

Aujourd'hui DIME c'est un acronyme  
C'est facile à dire et à traduire  
Ça fait Dense Inerte Métal Explosive  
Ça fait des accros qui minent dans un camp  
sur les corps et dans les esprits DIME c'est facile à dire et à traduire  
C'est plus difficile à entendre... un engin léger qui tombe du ciel  
Du ciel Béni Faible dommage  
Il plane sur la terre en sifflotant  
Il touche terre sans aucun bruit  
Au ralenti  
C'est après que ça va vite  
Détonation ciblée Cris accélérés  
Corps lacérés  
Coupures microscopiques  
et une poudre qui rentre bien dedans  
Même que quand tu amputes tu la trouves pas  
Et ça continue la poudre et va essayer de la retirer  
Nécrose garantie à vie Faibles Dommage !  
ils disent toujours



**GAZE Bande de garantie**  
**Colis Prière Réserve**  
**GAZE GAZ**  
**Temps de Pose**  
**Sang de Prose**  
**Accès cible**

(collimateur 2)

**3-DIME MEDI DIME MAUDIT`**

DIME c'est facile à dire  
c'est Dense Inerte Métal Explosive  
Pour Islarmes  
Sonnette d'alarme  
contre armes interdites  
Plus petites plus précises  
à mortalité concentrée  
les bombes d'aujourd'hui  
avec une variante Faible dommage ils disent

**DÉS Uni VERS**  
**Univers désuni**  
**Uni dé vers**  
**Éclat de verre**  
**Versat'il des larmes**  
**Is larmes interdites**  
**Accès cible**

(collimateur 3)

**4- DIME** c'est la trouvaille c'est la nouveauté  
Au fond c'est quoi une bombe ?  
Finalement c'est pas compliqué  
Une charge interne de tungstène  
Le tungstène tout le monde connaît  
le fil des ampoules électriques  
ça vous donne une idée de la combustion  
et de la radioactivité  
C'est une charge au top  
qui vous libère une poudre dans l'air  
La poudre on l'appelle Pluie d'Été  
Pluie d'Été c'est joli comme nom  
pluie d'été oiseaux gazouillis  
Gazouillis pour Gaza oui ! pour Gazaouis !  
Post mortem Faibles ? Dommage ! ils disent toujours

**à louer Type 3**  
**GAZ À tous les étages**  
**vue dégagée sur mer**  
**toit ouvrant**  
**libre de suite**  
**Péril mètre**  
**se périme être**  
**Accès cible**

(collimateur 4)

**5- DIME MEDI DIME MAUDIT`**

Et pour qu'elle ait pas froid la charge interne  
faut la chouchouter  
faut l'envelopper de fibres de carbones  
Parce que le carbone c'est plus léger  
c'est plus économique que le métal  
et ça fait encore plus mal  
Quand c'est léger  
ça offre moins de résistance à la détonation  
de l'explosif interne  
ça augmente encore l'efficacité  
Et quand ça explose au lieu du métal trop banal  
ça se pulvérise en micro particules  
Comme si les bombes c'était pas déjà assez efficaces  
Hé bien non ! Avec celle là même en prototype  
invisible aux rayons X sont même arrivés à détruire  
leurs propres instruments de mesure  
de leurs propres bases militaires  
Dommage que ça a pas tout détruit Faibles dommages

**GAZ À tous les étages**  
**Où ? Vers ?**  
**Pour ouvrir tirez ici**  
**SAS CAS**  
**FUITE SUITE**  
**Larmiers**  
**Accès cible**

(collimateur 5)

**6- DIME** Ça a détruit juste ce qu'il faut  
question de tester l'efficacité  
Donc haute précision explosion propre dirigée  
aucun éclat que des lambeaux de peaux  
nuée déchirante de particules incandescentes  
qui pénètrent coupent et brûlent dedans  
jusqu'aux os longtemps  
Et tout ça en quelques minutes  
et t'as la nécrose à vie  
Avis : c'est beau le progrès Faibles dommages ! ils disent  
Et tu peux toujours essayer de courir pour échapper  
à la pluie d'été

pas moyen au Proche Orient elle te rattrape  
C'est tellement léger ces trucs-là  
que c'est capable de suivre un truc mobile  
Et en plus y a le GPS au cas où ils se perdraient  
Et comme c'est léger et petit on en largue quatre fois plus en vol  
Toujours le même scénario Asymétrique  
D'un côté l'homme enfin ce qu'il en reste  
et de l'autre DIME lancé par un Drone  
à distance bien sûr  
ce qui fait que t'obtiens un max de résultat Unilatéral  
Bel impératif Faibles dommages ils disent toujours

**Défense d'afficher**  
**Défense d'allumer**  
**Défense de téléphoner**  
**Défense d'accéder**  
**Livraison client**  
**Tapis de fleurs**  
**et femme tapie**  
**Accès cible**

(collimateur 6)

#### **7- DIME MEDI DIME MAUDIT`**

Aujourd'hui sont arrivés  
à quelque chose de réussi d'assez précis  
pour pouvoir tout toucher  
un seul objectif non identifié  
soi-disant sans d'autres victimes volontaires  
À des milliers de distance télécommandé  
Ça vous change pas une guerre ça ?  
Justification morale à la clé  
Suggérée par les commanditaires :  
« On limite les dommages collatéraux »  
Faibles Dommages ! qu'ils disent  
« Ces armes pour les seuls terroristes »  
Alors faut pas entrer dans les détails  
dans leur armement et comment l'utilisent  
Gaza a fourni le meilleur scénario type mélo  
pour une expérimentation sans champ de bataille  
Ça vous change pas une guerre ça Faibles ? Dommage !

**Target**  
**cible ou verrou**  
**T'enferme la raison**  
**et ça réfléchit plus**  
**et ça fléchit**  
**Flex Cible dans l'excès**  
**dans l'abcès**  
**Accès cible**

(collimateur 7)

janvier 2009

*Documents & caetera, [d&c]*  
**Renaat Ramon,**  
*Constructivisme & dada,*  
*Van Doesburg / Werkman,*  
*De Stijl, Mécano et The Next*  
*Call : l'avant-garde aux Pays-*  
*Bas*

Pour faire un monde nouveau, il faut se débarrasser de l'ancien et se munir de plans pour celui à venir. La même chose vaut pour un art nouveau. Celui-ci nécessite deux mouvements : l'un faisant volte-face par rapport au passé et l'autre qui présente un nouveau programme. À l'époque où la Première Guerre mondiale enterra une fois pour toutes le vieux monde, Dada se chargea du premier, et le constructivisme du second mouvement.

Nulle part ailleurs, ces deux impulsions n'étaient aussi étroitement liées que dans *De Stijl*. Et personne n'incarrait cette fusion avec un tel naturel et à un tel degré que Theo van Doesburg (1883-1931). Encore qu'il lui fallût pour cela se diviser : Van Doesburg prêchait la « *Nieuwe Beelding* » tandis que son pseudonyme I.K.Bonset œuvrait pour Dada.

La revue *De Stijl* fut fondée en 1917 par Theo van Doesburg en tant qu'organe du mouvement du même nom (« *De Stijlbeweging* »), qui réunissait un groupe d'artistes et d'architectes se reconnaissant dans le concept du « *Nieuwe Beelding* » ou néoplasticisme.

L'initiateur et unique rédacteur de *De Stijl* nourrissait des ambitions littéraires, mais présentait sa revue porte-parole comme « un mensuel pour les professions plastiques modernes. » Dans son introduction, il définit ainsi Ses objectifs : « Cette petite revue se veut une contribution au développement

de la nouvelle conscience esthétique. Elle veut rendre l'homme réceptif à ce qu'il existe de nouveau dans les Arts Plastiques. Elle veut opposer à la confusion archaïque – le « baroque moderne » – les principes logiques d'un style en mûrissement, fondé sur un rapport pur entre l'esprit de son époque et les moyens d'expression. Elle veut réunir en ses pages les courants de pensée actuels se rapportant au néoplasticisme qui, quoique fondamentalement identiques, se sont développés indépendamment les uns des autres. »

« Cette petite revue » – un cahier de douze pages – put aussitôt compter sur la collaboration d'importants protagonistes du néoplasticisme : les peintres Piet Mondria(n), Bart van der Leek et Vilmos Huszàr, l'architecte J.J.P.Oud et le poète Anthony Kok, tous adeptes de la ligne droite et des trois couleurs primaires.



*De Stijl* est la première revue en néerlandais à publier régulièrement (à partir de 1920) des exemples de poésie concrète et audiovisuelle, et également la première à formuler une théorie à ce sujet.

Kok signe, avec Van Doesburg et Mondriaan, le « Manifeste II de *De Stijl* », sous-titre : « La Littérature », qui ouvre le sixième numéro de la troisième année (avril 1920). Ce manifeste de deux pages est également donné en allemand et en français. Il affirme en majuscules : « LA PAROLE EST MORTE » et « LA PAROLE EST IMPUISSANTE ». Selon les signataires, « l'analyse psychologique et la rhétorique encombrante ont tué la signification du mot ». Ils visent les « fabricants de livres », qui « nous fournissent par mètre et au poids les clichés naturalistes et les films dramatiques de mots » ainsi que « la poésie asthmatique et sentimentale, le « moi » et « lui » ; « ces phrases soigneusement mises l'une après l'autre et l'une en dessous de l'autre, cette phraséologie frontale et sèche, dans laquelle les réalistes anciens présentaient leurs expériences bornées à eux-mêmes, sont entièrement impuissantes et ne peuvent exprimer les expériences collectives de notre temps ».

H.N. Werkman, Lettregraphisme, the next call, 1924

D'emblée la versification traditionnelle est donc rejetée avec emphase. Parmi les moyens de « donner une nouvelle signification de la parole et une nouvelle force à l'expression » figurent aussi, outre la syntaxe, la prosodie et l'orthographe, la typographie et arithmétique. Il est dit avec insistance en majuscules que l'écrivain moderne « ne décrira point, mais il ÉCRIRA » ; il « recréera en la parole le collectif des événements : unité constructive du contenu et de la forme ».

Aussitôt après, à la première page du numéro suivant (3<sup>e</sup> année, n°7, mai 1920), le poète I.K.Bonset fait ses débuts avec un poème expérimental, « X-BEELDEN » (IMAGES-X), qui rompt avec « la phraséologie frontale et sèche ». À l'encontre de l'esprit du manifeste, il commence et se termine à la première personne.

je suis imprégné de la pièce où passe le tram  
je porte une casquette  
sons d'orgue  
dudehorsàtraversmoi  
se brisent derrière moi  
petits éclats  
FER-BLANC FER-BLANC FER-BLANC  
et verre  
de petits cyclistes noirs  
glissent et disparaissent dans mon portrait

**+CLAIR<sup>n</sup>**

la cime tremblante de l'arbre malade de rut  
déchiquette le horsmoi  
en poussière chamarrée  
les poteaux noirsblancs dans l'eau

**4 x horizontal**

innombrables poteaux verticaux  
et aussi la hauteur  
courbe bleue de

L'ESPACE  
**C'EST MOI**

Sans doute l'idée de simultanéité dans ce poème est-elle née en partie sous l'influence du cubisme et du futurisme. Le titre, qui renvoie aux rayons X, exprime l'idée d'une pénétrabilité de la matière qu'on y associe.

Bonset rejette la perspective en poésie comme Van Doesburg la rejette pour la peinture. Ce qui compte pour lui, c'est de créer une *illusion mentale*, et non plus naturaliste. Ce poème est le reflet littéraire d'une observation et de l'expérience mentale qui l'accompagne, tels que Van Doesburg les a aussi fixées, puis finalement rendues sous forme abstraite, dans son œuvre de plasticien. Van Doesburg-Bonset *écrit* ce qu'il perçoit auditivement et visuellement en regardant par la fenêtre de son atelier. C'est indéniablement un peintre et constructiviste qui travaille et s'exprime ici : un peintre qui, comme tous les

peintres, relève les couleurs et insiste sur la lumière (+CLAIR<sup>71</sup>). Un constructiviste qui pense en systèmes d'axes et compte le nombre d'horizontales et de verticales.

Il considère son poème comme une illustration de ses opinions : il écrit : « On ne doit pas expliquer le mécanisme transcendantal de la nouvelle poésie par une progression pauvre et inventée d'événements se déroulant le long du fil fixe du temps, où l'on se serait placé à part, en-dehors de l'événement, donc en fait en-dehors de la vie. » Par ailleurs : « La compréhension est toujours exclue pour l'art. L'art s'arrête là où on le comprend. La poésie ne se laisse pas comprendre – c'est elle qui nous prend. » Pour un adepte du mouvement *De Stijl*, qui cherchait à donner un fondement philosophique et scientifique au fonctionnement de la poésie, c'est tout de même une curieuse affirmation. D'autant plus curieuse que Van Doesburg suivait de près les progrès de la science et qu'il y renvoyait dans ses écrits théoriques et dans « X-BEELDEN ». Il exige de la nouvelle poésie la même chose qu'il attend du néoplasticisme : non pas la représentation de la réalité sensorielle superficielle, mais celle du « contenu de la conscience » qui est une expérience simultanée, atemporelle et impossible à représenter de façon linéaire.

Plus tard, Bonset émettrait des objections de principe contre l'observation comme motivation ou base d'un poème. Dans les numéros 1 et 2 de la quatrième année de la revue, il publie de nouveau un essai de poétique : « *Inleiding tot de nieuwe verskunst* » (« Introduction à la nouvelle poésie »). Il affirme, sans craindre l'hyperbole : « Le nouveau vers est comme de la glace incandescente. Toute observation bornée, oui, l'observation dans l'absolu, y est exclue. » Le poète moderne est censé « enlever au mot toute « signification » (dans le sens de définition) traditionnelle et « exprimer son entière expérience de la réalité ». Il n'y a d'autres moyens pour cela que « rapports de mots » et « contrastes de mots ». Le poète « se manifeste, se représente dans le mot ». Il insiste sur l'importance de l'intuition, sur le caractère par définition alogique de la poésie, sur la nécessité de représenter comme une unité le sensoriel et le « sursensoriel », la lettre et l'esprit.

La nouvelle poésie doit être anti-esthétique, « disposition anti-lyrique de ces mots, sons, silences, lettres et signes seulement, qui réalisent parfaitement la beauté supérieure de l'unité entre esprit et lettre, la vérité de l'esprit. »

Se réclamant de Mallarmé, il souligne l'importance de la typographie et du rapport noir - blanc sur la page. Ceci n'est toutefois pas « l'aspect formel de l'affaire », mais « bien l'aspect occulte ».



I.K. Bonset, composition, 1921. Pour ce « Portrait », Nelly van Doesburg pose avec pipe, casque de pilote, manteau de cuir.





En juillet 1921, Bonset publie quatre « *letterklankbeelden* », « images sonores de lettres », suivies par les « trois derniers vers de Kurt Schwitters » et précédées d'un texte de poétique : « *Grondslagen tot een nieuwe versbeelding* » (« Fondements pour une nouvelle versification »). Il y définit la poésie comme « l'être même s'exprimant par le son, les relations, et les contrastes entre les sons. » À travers ses dernières figures sonores, il veut développer la poésie géométrique dont l'époque a besoin. Ces vers sont « strictement soumis aux lois du tempo, du rapport et de l'effet contrastif des sons, tandis que tout geste pathétique accessoire et gênant a été évité. » Le terme « poésie géométrique » a été emprunté à Mallarmé. Van Doesburg / Bonset a ici trouvé la forme qui sied à la vision duale : il déconstruit la langue (le mot) et construit avec ce qui reste (les lettres).

Pour la récitation de ces poèmes, il a développé un code qui permet de les lire comme une partition : les tirets à côté de certaines lettres indiquent la durée, et la taille des caractères détermine le volume du son.

Entre 1918 et 1921, Bonset a expérimenté avec « la face instrumentale du matériau verbal », et il se rend bien compte qu'avec ses « images sonores »,

qu'il a appelées aussi « constructions sonores », il a atteint une limite. Il craint de « se retrouver avec une forme à mi-chemin entre mot et musique », et étant donné qu'il juge la musique un « phénomène inférieur » au mot – une opinion qu'il n'expliquera pas – il estime inconvenant de construire des poèmes suivant des schémas musicaux. Curieusement, il en conclut que « pour employer le mot dans sa forme fixe la plus élémentaire, de sorte qu'il donne une image constante », il faut passer à la prose – et c'est ainsi que naît son « roman abstrait surhumaniste » *Het andere gezicht (L'autre visage)* publié en épisodes sous un autre pseudonyme encore, Aldo Camini. Dans la préface à ce roman cependant, il soutient que la nouvelle littérature n'a ni sens ni objectifs, et dans son essai « *Over de zin der letterkunde* » (« Sur le sens de la littérature ») que « la phrase chargée de sens n'a pas de sens en poésie » et que la nouvelle poésie demande la destruction de la compréhension et de la syntaxe – ce qui entraîne l'abolition du temps et de l'espace. Le « Manifeste II » stipule par ailleurs que « la dualité entre prose et poésie ne saurait continuer d'exister. »

Il souligne aussi la nécessaire participation des lecteurs au processus de création, car « le poète n'est que le constructeur froid, celui qui dispose le matériau avec une extrême économie. » Il nie l'existence d'une œuvre d'art en soi : « Une chose ne devient œuvre d'art qu'à travers sa relation avec le spectateur lecteur ou auditeur. » La conséquence de cette prise de position étant bien sûr que ce n'est pas l'émetteur, mais le récepteur qui crée l'œuvre d'art.

Le premier numéro de la huitième année, 1928, annonce la mort de Hugo Ball ; le deuxième est consacré à l'intérieur et la décoration du restaurant L'Aubette à Strasbourg (une commande qu'il réalisa en collaboration avec Jean et Sophie Arp) et aurait sans doute été le dernier si son épouse Nelly n'avait pris l'initiative de publier un numéro commémoratif pour l'artiste, décédé le 7 mars 1931 à Davos. Ce dernier numéro de janvier 1932 contient, outre « Quelques indications biographiques sur Theo van Doesburg, peintre et architecte », des notes de journal et plusieurs reproductions de ses œuvres, dont la « Composition 1921 », un collage poétique signé I.K.Bonset. Puis

## huldigings ochtendhymne

hobade he  
                   hobade hâ  
 habone de  
                   habone da  
 tomate pe  
                   tomate pa  
 coquille ki  
                   coquille ku  
 trankielje ti  
                   trankielje tu  
 bombade bè  
                   bombade ba  
 salata te  
                   salata ta  
 horbide de  
                   horbide da  
 sperate ke  
                   sperate kâ  
 hosade de  
                   hosade da  
 ad fundum hâ  
                   ad fundum ho  
 ho ho ho ho  
                   ha ha ha ha  
 (dacapo po)

# ND DE STIJL

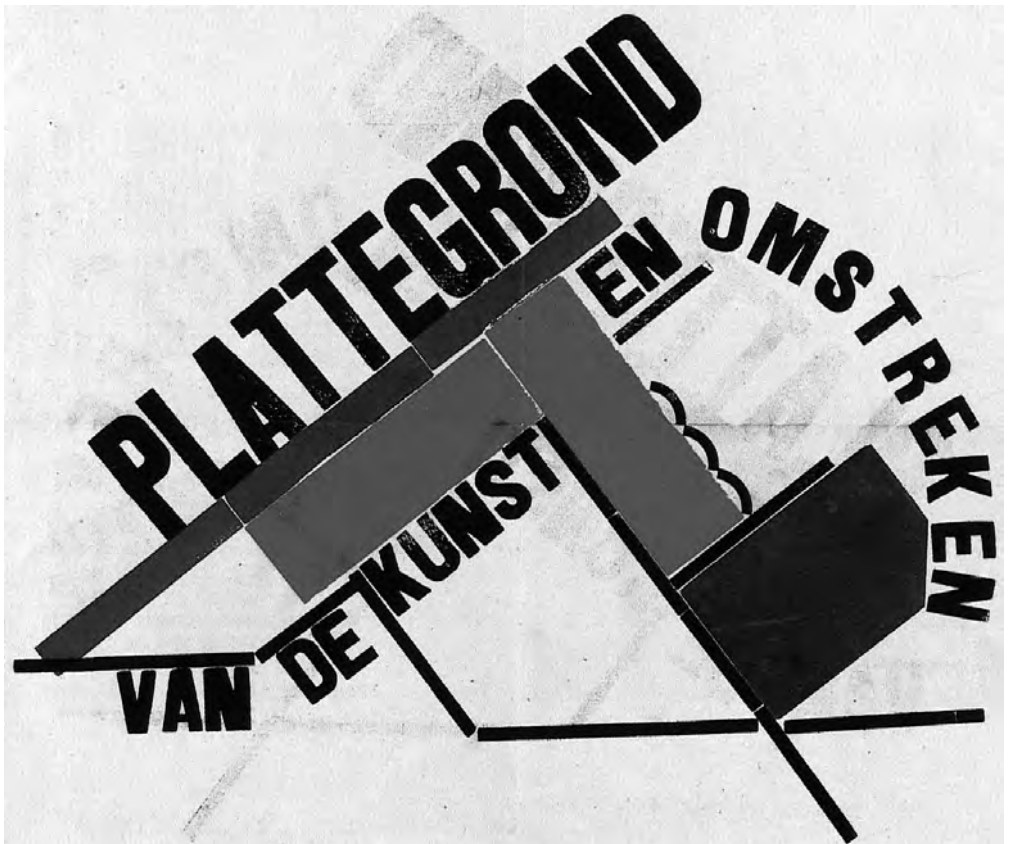
VIERDE JAARGANG 1921

ANTHOLOGIE-BONSET

INTERNATIONAAL MAANDBLAD  
VOOR NIEUWE KUNST WETEN-  
SCHAP EN KULTUUR REDACTIE  
THEO VAN DOESBURG

quelques témoignages respectueux, entre autres de Mondriaan et de Jean Hélion qui conclut : « il laisse une œuvre trop importante pour que sa mémoire ait besoin de sucreries. »

Van Doesburg n'était pas comme Mondriaan un néoplasticiste « fondamentaliste ». Ses textes successifs laissent voir parfois une certaine ambivalence, une certaine inconséquence déjà contenue dans sa définition de l'art comme « l'organisation d'intuition ». Il est celui qui a confronté les Pays-Bas à l'existence de Dada. Dans *De Stijl* il publia des œuvres de Kurt Schwitters, Aldo Fiozzi, Georges Ribemont-Dessaignes et Hugo Ball parmi d'autres ; il fit savoir qu'après les « débauches du sentiment » était né chez lui et ses camarades le désir du « geste rituel de la destruction », le besoin dadaïste insolent de « salir d'huiles malodorantes et de graisses rances les livres de nos littérateurs et poètes, avant de nous faire une joie de les brûler dans les jardins de nos amis » et en 1923, il se lança avec Kurt Schwitters, Vilmos Huszár et sa femme Nelly



H.N. Werkman, The next call, 1924

dans une « campagne dada », une série de spectacles qui causèrent bien du remous dans différentes villes des Pays-Bas.

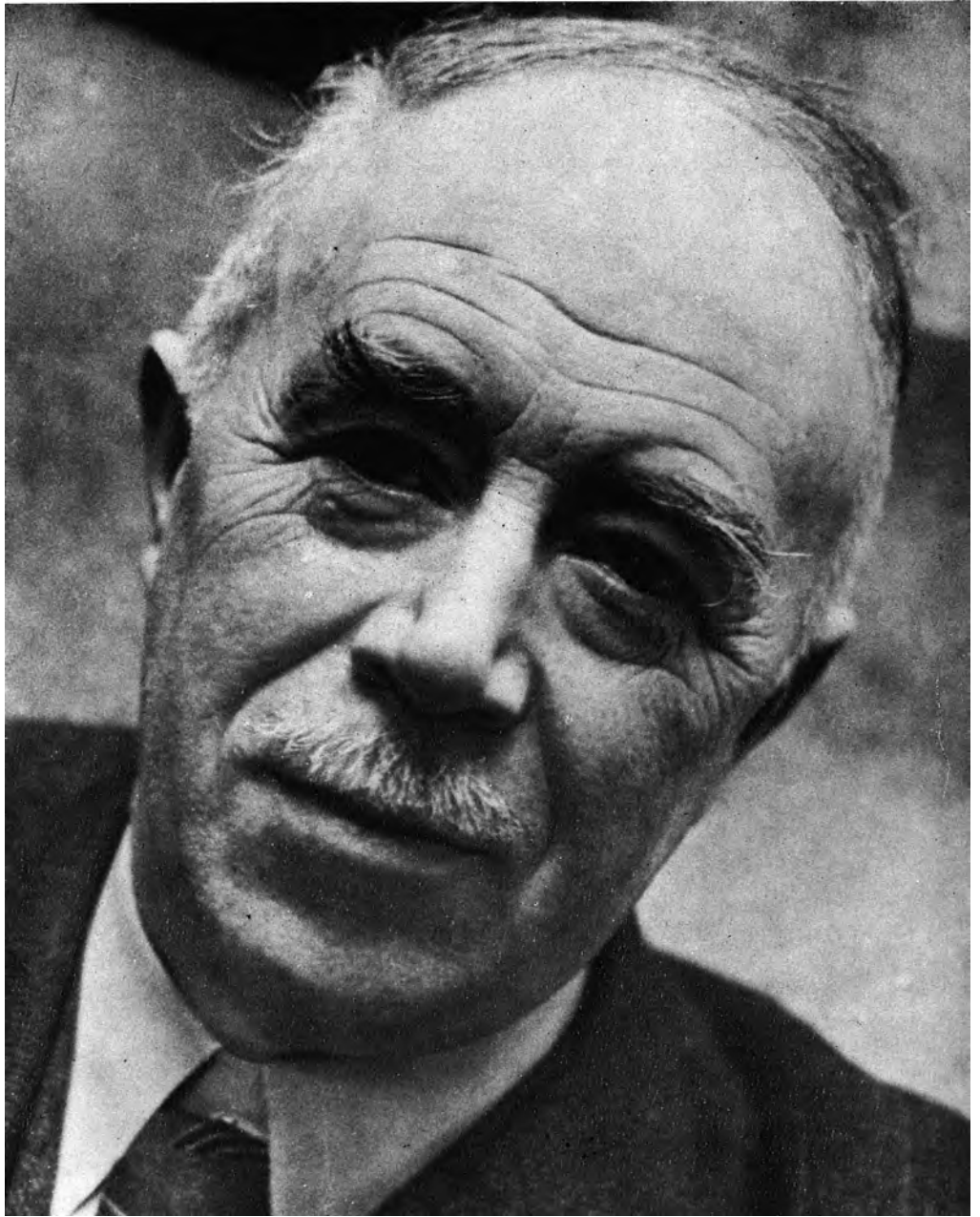
Dans son optique de destruction et de construction, Van Doesburg pouvait voir en Dada un élément positif qu'il cherchait à concilier avec ses opinions idéalistes tournées vers l'avenir. Ses textes le montrent comme un défenseur du renouvellement permanent. En 1927, à l'occasion des dix années de *De Stijl*, il écrit : « Pas d'accomplissement de la culture ni de soi sans destruction, de soi (en premier lieu) et de l'idée que nous nous faisons de la vie (en second lieu). »

Tout comme dans *De Stijl*, constructivisme et Dada se rencontrent sans problème dans les pages de *Mécano* (1922-23), la deuxième revue fondée par Van Doesburg – en 1930 suivra encore *Art Concret*. Van Doesburg joue le rôle de « mécanicien plastique » et I.K.Bonset fait office de « gérant littéraire ». Le nom de *Mécano* reflète des préoccupations constructivistes, mais le contenu est en grande partie dans la veine de Dada. Aucun doute n'est laissé quant aux intentions ; dans le n° 4-5, qui fut d'ailleurs le dernier, nous lisons : « Revue ultra-individualiste, irrégulière, internationale pour la propagation des idées néodadaïstes et de l'hygiène mentale sous direction de I.K.Bonset. » Le qualificatif néodadaïste est introduit parce que Tristan Tzara avait annoncé la mort de Dada dès 1920.

Dans *Mécano*, Bonset ne publie pas de poèmes, mais un collage et quelques textes dans lesquels il ne commet pas d'excès d'atticisme, comme la « Chronique scandaleuse des Pays-Plats » et le « Manifeste 0,96013 ». Des positions déjà adoptées dans *De Stijl* sont résumées dans « *Tot een constructieve dichtkunst* » (« Vers une poésie constructive »). À la reconstruction de la poésie, la destruction est nécessaire, une destruction qui s'exprime « 1. dans le choix du mot (suivant sa signification), 2. dans l'horrible (perturbation psychique), 3. dans la typographie (la poésie synoptique) ». Si en 1921 encore, le nouveau vers se devait d'être anti-esthétique, à présent la poésie « est impensable sans fondement esthétique ». Et comme pour tout art, une poésie utilitaire est une folie. Le texte se clôt sur une prévision utopique. « Le nouveau poète construit son langage sur les ruines du passé et puisque tout n'est que par la Langue, il forme, à rebours de « l'abstraction désintéressée », l'homme nouveau et le monde en son sein. Telle est sa performance. »

\*

Le 22 février 1943, **Hendrik Nicolaas Werkman** (1882-1945), imprimeur, typographe, graphiste et peintre, écrit à un ami : « La seule chose que j'ai toujours désirée et que je désirerai jusqu'à la fin est de pouvoir travailler librement et de ne pas mourir de faim. » Les dernières années de sa vie, il a pu en effet travailler librement, quoique dans des conditions difficiles. Le 6 mars 1945, il écrit à un ami : « Avec ce froid, le matériel est impossible à manier, l'encre qui accroche, les rouleaux durcis qui ne prennent pas l'encre et un imprimeur à moitié gelé n'arrivent pas à grand-chose ensemble. [...] Mes doigts sont tellement engourdis que je ne suis pas capable d'écrire une lettre convenable, le vent qui souffle apporte le froid. Mais le printemps arrive, cela me console. » Il n'est pas mort de faim, mais fut fusillé ce printemps-là avec neuf autres par des collaborateurs néerlandais, en représailles d'un attentat.



H.N Werkman, peu avant son exécution

Une partie considérable de son œuvre fut confisquée lors de son arrestation par la *Sicherheitsdienst* (service de sécurité) le 13 mars 1945 et détruite par le feu lors de la libération de la ville – deux jours après sa mort. Il nous reste néanmoins de nombreuses œuvres dont, outre des peintures, des œuvres graphiques imprimées ou tapées à la machine (« *tiksels* »), et des impressions utilisant des matériaux divers (« *druksels* »), font également partie la revue *The Next Call* et *De Blauwe Schuit* (*La Barque Bleue*), une série de publications clandestines.

Pour l'histoire de la poésie concrète (et du graphisme imprimé), c'est surtout *The Next Call* qui est important, la revue d'avant-garde dont 9 numéros parurent à intervalles irréguliers entre 1923 et 1926, tirés à 40 exemplaires. En septembre 1923, Werkman annonça la nouvelle revue par des tracts – une feuille de papier pourpre de 32,8 x 24,7 cm., dont un côté portait un texte imprimé en noir – titrant « GRONINGUE BERLIN MOSCOU PARIS 1923 Début de la saison violette ». Apparemment, Werkman ambitionnait d'entraîner Groningue dans le mouvement des villes d'avant-garde artistique. Le texte de promotion – « Nous vous invitons vivement à rejoindre les rangs des lecteurs. Nous ne demandons pas de contribution avant le lever du soleil. » – prend l'allure d'un pamphlet et d'un appel : « Il est plus que temps que quelque chose soit fait. Il FAUT témoigner et parler. [...] Nous comptons sur vos actes en la saison blanche aux ombres noires. »

Werkman entretenait lui aussi des liens avec l'avant-garde internationale, et en premier lieu avec Van Doesburg et donc avec *De Stijl*, ce qui fut d'une influence déterminante sur son développement – mais *The Next Call* contenait pour essentiel des contributions de son éditeur. Werkman tirait le maximum du matériel dont il disposait en tant qu'imprimeur-typographe. Il se servait surtout des gros caractères pour affiches pour composer de curieux « *druksels* », des graphismes faits de lettres où il associait volontiers le noir au rouge et/ou au bleu.

Dans *The Next Call*, on trouve trois formes de poésie concrète : une sorte de typographie rythmée, des séries asyndétiques et des « *druksels* » constructivistes. Certains textes sériels font penser aux anciennes litanies ainsi qu'aux œuvres plus tardives d'Eugen Gomringer et Ernst Jandl. Nous trouvons par exemple dans le n° 7 (février 1925) sous les titres « en face », « en profil », « en gros » et « en détail » quatre énumérations de vingt-six « types » chacune, au pluriel et précédés de l'article déterminé.

OO  
M  
M  
M  
M

LENIN

OOOO  
MM  
MM  
MM  
MM



en face

*les débonnaires*  
*les croyants*  
*les résignés*  
*les humbles*  
*les consciencieux*  
*les prévenants*  
*les magnanimes*  
*les dévoués*  
*les charitables*  
*les bien-pensants*  
*les indulgents*  
*les polis*  
*les civilisés*  
*les disciplinés*  
*les bienveillants*  
*les prudents*  
*les conviviaux*  
*les aimables*  
*les moyens*  
*les vertueux*  
*les superficiels*  
*les joyeux*  
*les bornés*  
*les sensés*  
*les usés*  
*les inquiets*

Bien que dans un de ses textes, Werkman prit ses distances avec le dadaïsme, nous lisons pourtant chez lui : « J'aimerais mieux assister à l'exécution de l'art. Ça serait une scène touchante. Imaginez-vous que tous les gens qui se disputent sur l'art seraient témoins de cette cérémonie. Je me méfie de cette foule qui se mettra à crier et à pleurer. » (*En français dans le texte*) À l'instar de Van Doesburg, il sentait lui aussi la tension entre ordre et liberté. Nous croyons pouvoir le dire ainsi : c'est Dada qui a libéré Werkman et c'est le constructivisme qui l'a formé.



H.N. Werkman, Preludium, 1938

## Les Samedis

**Abdellatif Laâbi, un surcroît de lumière**

**Samedi 13 février 2010**

Conception **Claude Guerre** et **Abdellatif Laâbi** - Editions de la Différence

**Distraits nous vaincrons** - Parcours dans l'œuvre de Paolo Leminski

**Samedi 20 février 2010**

Conception **Thomas Quillardet** et **Marcio Abreu**

**La revue *Poésie* face à la décérébration organisée**

**Samedi 10 avril 2010**

Conception **Michel Deguy**, **Claude Mouchard** et **Martin Rueff**

**Antoine Vitez, l'essai de poétique**

**Samedi 17 avril 2010**

Conception **Patrick Zuzalla** avec **Alain Badiou** et **Eloi Recoing**

## Figures d'humanité

Nouveau cycle de conférences - avec la Société des Amis de l'Humanité

**Le premier samedi de chaque mois à 15 h**

Le 9 janv. **Michel Deguy** - Le 6 fév. **Jean-Luc Nancy** - Le 6 mars **Charles Juliet**

**Maison de la Poésie**, passage Molière, 157 rue Saint-Martin Paris 3<sup>e</sup>

Réservation au **01 44 54 53 00** - [www.maisondelapoésieparis.com](http://www.maisondelapoésieparis.com)

MAIRIE DE PARIS



un événement  
**Télérama**

**M**ouvement **M**  
Le mouvement de la poésie en France

*Actualités / Chroniques, [a/c]*

# Michel Plon,

*Libres Associations*

**Jacques Le Brun**

*Le Pouvoir d'abdiquer. Essai sur la déchéance volontaire*

Gallimard

**Vahram et Janine Altounian**

*Mémoires du génocide arménien*

*Héritage traumatique et travail analytique*

PUF

*Vous avez dit...Démocratie ?*

Je ne vais pas ici fétichiser ce dont à longueur de pages et de bavardage on ne cesse de nous rappeler les mérites irremplaçables - au cas où nous serions encore dans la nostalgie d'un autre régime dont on fête bruyamment le vingtième anniversaire de la disparition en cet automne 2009 - à savoir la **Démocratie**. Mais même en laissant un instant de côté les critiques radicales que font de ce modèle des auteurs comme Alain Badiou ou Jacques Rancière parmi d'autres, il faut bien relever que dans nos pays, l'Italie, la France et quelques autres où ce régime exemplaire est censé fonctionner, ceux-là même qui sont les garants de sa bonne marche ne cessent de maltraiter à ciel ouvert et sans la moindre vergogne l'un de ses piliers, à savoir la justice. Désinvolture et mépris de la part des plus hauts personnages de ces États, Présidents, Ministres et autres subordonnés, soumission d'une large partie des magistrats aux directives que l'on ne cache pas « être venues d'en haut », bref, de la « révision » du procès Fofana pour satisfaire des parties civiles mécontentes d'un jugement au mépris affiché de ce dogme que constitue la présomption d'innocence en passant par les innombrables jugements expéditifs dont sont victimes les plus pauvres, sans papiers, travailleurs immigrés ou SdF, nous nous rapprochons à pas feutrés de la justice birmane ou de quelques autres sans que cela soulève trop d'émotion.

*Penser l'impensable !*

Il faudrait, à vouloir bien parler du maître livre de Jacques Le Brun, une érudition que je suis bien loin d'avoir.

Il nous entretient de cette procédure assez exceptionnelle dans l'histoire, exceptionnelle au point d'avoir été jusqu'ici impensée comme telle, à tout le moins n'ayant jamais fait l'objet de quelque travail théorique, la procédure de

l'**abdication**, c'est à dire l'abandon volontaire du pouvoir par celui qui le détient. Volontaire... encore qu'il faille y aller voir de plus près, ce à quoi s'emploie l'auteur. Précisons ! Quiconque verrait un lien entre ce thème de l'abdication et le premier paragraphe de cette chronique serait tout simplement mal intentionné ! Redevenons sérieux ! La procédure même, dans ce qu'elle a d'exceptionnel, d'« inouï » dit l'auteur, met en jeu des dimensions épistémologiques et historiques, des approches politiques, juridiques, théologiques mais aussi, et j'userai là d'un terme rarement employé, touchant au mental, ceci pour traduire l'extrême finesse du travail de Jacques Le Brun, lequel, féru de connaissances psychanalytiques à côté de son immense culture historique et philosophique, sait en user avec un tact à même d'en faire apparaître la pertinence. Épistémologique car il fallait savoir contourner cet écueil, d'origine scientiste, qui voudrait que la rareté des cas d'abdication de souverain dans l'histoire, l'exceptionnalité de l'événement ne pourraient que limiter, voire rendre vaine toute tentative d'en tirer un quelconque enseignement. Mais justement, ce que montre l'auteur à travers l'étude aussi fouillée que passionnante de quelques-unes de ces figures hors du commun et le plus souvent ignorées, c'est qu'elles sont révélatrices de la permanence dans toute forme de pouvoir d'un au-delà du politique, mettant en jeu notamment la dichotomie si bien étudiée par Ernst Kantorowicz des *Deux corps du roi*, et, plus directement, touchant à notre contemporanéité, la distinction entre « l'homme privé », son mental notamment et « l'homme de pouvoir », sa solitude et son rapport toujours précaire à la masse, qu'il s'agisse de sujets ou de citoyens. Figure de Dioclétien – dont il fallut attendre la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle pour découvrir qu'il fut un grand persécuteur dont la cruauté le conduisit vers une retraite forcée prélude à une mort qu'en accompagnât une autre, seconde ou première, consistant dans le rite romain de l'effacement de sa mémoire - il semble bien qu'il la perdit par ailleurs - c'est à dire celui de son nom et de son image de tous les supports officiels.

Figure de Charles Quint et de son « passage volontaire du sommet de l'*imperium* au "rien" », événement que les chroniqueurs tentèrent de réduire à sa seule exemplarité pour en atténuer l'impensable, ce qu'il mettait en jeu comme « rapports entre la politique et le mystique ». C'est moins du reste l'événement en soi qu'étudie là Jacques Le Brun que la somme des commentaires, interprétations, marques diverses et contradictoires de la fascination qu'exerçât - et exerce toujours précise l'auteur - ledit événement. Mais l'abdication ne manque jamais d'être marquée par la dimension du tragique, celle que fait apparaître splendidement la pièce de Shakespeare, *Richard II*, dont Le Brun étudie avec délice tous les ressorts. Plus explicitement politique, le trône de Louis XIV en fut ébranlé et cela coûta une fortune au Royaume de France, l'abdication longtemps différée, objet de guerre, du petit fils du Roi Soleil, Philippe II d'Espagne : les imbroglio modernes de la politique internationale n'ont rien à envier à ceux-ci, qui durèrent près d'un quart de siècle, l'abdication n'ayant lieu qu'en 1724, soit neuf ans après la mort de Fénelon - on sait que Jacques Le Brun est l'éditeur des œuvres de l'évêque de Cambrai dans la Pleiade - qui longtemps bataillât pour l'obtenir, soucieux qu'il était de préserver les intérêts de la France..

Bref, si l'on peut dire, tout cela peut sembler très érudit, et comme tel par trop aride ! Mais servi par une écriture merveilleuse de limpidité, aussi légère que nerveuse, le livre est tout simplement passionnant.

#### *D'un empêchement vaincu*

*L'empêchement*, ce fut le titre que Janine Altounian, cette grande traductrice de Freud, voulait initialement donner à l'un de ses livres, finalement intitulé *L'Intraduisible* ; « empêchement à la tendresse », celle dont elle a été privée non du fait de quelque haine ou délaissement parental mais bien lié à la sorte de mutisme, de non regard dont le père était affligé depuis qu'adolescent, pris dans la tourmente de la tuerie du peuple arménien par les Turcs, il vit mourir son propre père.

Sorti à tout jamais traumatisé de cette odyssee, véritable *voyage au bout de la nuit* entre 1914 et 1919, c'est lorsqu'il retrouve à Paris ce qui reste de sa famille que Vahram Altounian, père de Janine, rédige, il a alors une vingtaine d'années, son journal, le récit, concis mais minutieux de cette odyssee, la fuite longtemps sans fin pour échapper à la barbarie, errance durant laquelle meurt le père - le grand père de Janine - et au cours de laquelle il perd, pour la retrouver et la sauver, sa mère. Le livre, c'est indiqué en page de garde, eut pu s'appeler « Le génocide arménien dans le Journal d'un père et dans la mémoire de sa fille ». On y trouve, par delà un ensemble de textes de commentaires dus à des amis de Janine, linguistes, psychanalystes, écrivains, le fac-similé du journal, ce qui, outre l'émotion, donne une idée des difficultés qui ont pu être celles du traducteur, Krikor Beledian, qui s'en explique avec force dans un texte fort joliment intitulé « Traduire un témoignage écrit dans la langue des autres ».

Ce journal, dont le père n'avait jamais dit mot, Janine en connaissait l'existence sans le savoir et ce non dit, qui concernait aussi la tragédie dont elle était la descendante silencieuse la conduisit en analyse puis, en 1981, lorsque quelques intellectuels arméniens effectuèrent une prise d'otages au Consulat de Turquie, à intégrer en elle, comme un fait historique et charnel, le génocide dont son peuple fut victime. La manière dont Janine Altounian s'empare de cet ensemble tragique est essentielle et donne à ce livre tout son intérêt : il ne s'agit pas de l'histoire de la famille Altounian, histoire de laquelle elle se sentait sinon étrangère du moins extérieure mais comme elle l'écrit, de l'histoire des « avatars de ce manuscrit sans assignataire, abandonné au hasard de son destin au fin fond d'une armoire ».

Hasard aussi la sortie du film de Robert Guédiguian, *L'Armée du crime*, alors que je termine cette lecture : le souvenir de son père, assassiné par des militaires turcs lorsqu'il avait 8 ans, il était né en 1906, puis l'errance, pour lui aussi, et la famine qui scandèrent la suite de son parcours jusqu'à son arrivée à Paris en 1925, ne furent pas étrangers à l'engagement de Missak Manouchian dans le combat contre l'occupant nazi. Lui et ses compagnons étaient des ...étrangers !

# Claude Adelen, [a/c]

## *La chronique de poésie*

**CESAR VALLEJO ; Poésie complète. Traduit et présenté par Nicole Réda-Euvremer. (Poésie Flammarion).**

Lorsqu'il y a quelque temps, Yves Di Manno m'a annoncé qu'il allait publier dans sa collection *Poésie*, un Vallejo traduit par Nicole Réda-Euvremer, je n'ai pu m'empêcher de dire : Enfin ! C'était pour moi un événement. Me revenait en tête un poème qui m'avait accompagné, « à l'âge où l'on apprend à aimer les vers ». C'était dans *Espagne écarte de moi ce calice* :

*Souvent il écrivait dans l'air avec son long doigt  
« Vivent les compagnons ! Pedro Rojas »,  
de Miranda de Ebro, père et homme,  
mari et homme, cheminot et homme  
père et homme plus encore, Pedro et ses deux morts.  
.....  
Ils l'ont tué au pied de son long doigt.*

Je n'avais pu lire alors qu'une partie minime de l'oeuvre de Vallejo, dans le *Poètes d'Aujourd'hui* d'Americo. Ferrari et Georgette Vallejo, mais cela avait suffi, le poète péruvien avait enfoncé en moi le fer rouge de sa parole. Sa poésie s'était incrustée dans ma mémoire comme une obsession. Inconsciemment j'attendais de pouvoir le lire en entier. C'est chose faite grâce à cette nouvelle et décapante traduction d'une oeuvre qui, dès ses prémisses (*Les Hérauts noirs* (1919), et *Trilce*(1922), commence à démantibuler les conventions du modernisme sud américain (Rubén Dario), et commence à se colleter avec un quotidien « métaphysique ». Elle s'accomplira, de 1923 jusqu'à la mort de Vallejo, dans les à-coups de ce long monologue ininterrompu, que sont les *Poèmes de Paris (Poèmes humains)*, monologue dans lequel « le sujet poétique se dédouble en un je/tu, ou dialogue avec lui-même » (Nicole Réda-Euvremer). Une oeuvre qui s'achève sur un bouleversant Requiem (ou un hymne à la mort), *Espagne écarte de moi ce calice* qui aura sans doute contribué à la renommée posthume du poète.

On sort de cette lecture, plus de 300 pages, « traumatisé » (je l'ai lu d'une traite), roué de coups par cette langue faite d'images violentes (« *Je veux écrire, mais je me sens puma* »), d'oxymores provocateurs, de distorsions orthographiques et syntaxiques, d'accumulations frénétiques (« *La paix, la guêpe, le*

*talon, les versants,/ le mort, les décilitres, le hibou... »). Et ici il faut saluer les prouesses de la traductrice qui s'est sans doute trouvée plus d'une fois confrontée à l'impossible ! Confrontée à une pensée poétique, passée par le feu de la langue, trempée dans l'eau glacée du quotidien, de la misère et de la laideur morale, poésie amère, mais jamais pessimiste.*

*« Aujourd'hui j'aime beaucoup moins la vie,  
mais toujours j'aime vivre : je l'ai déjà dit »*

Car même si les premières étapes de ce parcours nous paraissent parfois étrangères, par leur hermétisme, leur extrême complication symboliste, et semblent mener tout droit à l'impasse formelle, en une sorte de course au suicide ou au silence c'est tout comme, on assiste ensuite avec les *Poème humains* à un redressement de la trajectoire, l'obscur devient éclat (et il fallait avoir connu l'obscur pour comprendre la lumière). Le poème rejaillit du narratif, du plus pauvre quotidien pour approcher la flamme humaine.

*Aimé soit celui qui travaille à la journée, au mois, à l'heure  
celui qui sue de peine ou de honte*

.....

*celui qui ne se rappelle plus son enfance*

Car pour Vallejo, la poésie est avant tout affaire d'humanité. Elle ne se sépare pas de l'être social donc du politique au vrai sens du terme. L'adhésion au marxisme (« *Oh âme ! Oh pensée ! Oh Marx ! Oh Feuerbach !* » s'exclame-t-il à la fin d'un poème) y fut sans doute pour beaucoup mais on ne peut parler de mutation, de changement de direction d'une écriture qui frappe surtout par son acuité et sa lucidité, et la poésie de Vallejo n'est jamais poésie engagée, au service d'une propagande. Il écrivait lui-même, « dans ces lointaines années trente » :

*« L'art n'est pas un moyen de propagande politique, il est le ressort suprême der toute création politique. En tant qu'homme je peux sympathiser avec la Révolution et travailler pour elle, mais en tant qu'artiste, il n'est pas dans mes mains ni dans celles de personne, de contrôler la portée politique que peuvent receler mes poèmes. »*

Tant il est vrai que l'idéal de justice sociale de Vallejo s'enracine profondément dans son sentiment éthique et métaphysique de la vie, y compris dans les pages d'*Espagne écarte de moi ce calice*, qui ont quelque chose des « Horreurs de la guerre » de Goya. Et même ce chant final qui s'élève au-dessus des monceaux de cadavres, cet hymne à la mère affligée et martyre, soeur de la mère péruvienne, échappe à la tentation du morbide.

Au reste, tout l'ensemble des *Poèmes humains* comme l'indique clairement son titre, est dominé par l'intention de parler pour les hommes, en homme, dans une langue d'une énergie extraordinaire, alors même que la misère, (« la gêne les saisies les privations / les chambres sous-louées les couloirs d'hôpital »), tout se ligue contre lui pour le pousser de nouveau au désespoir total. Il y échappe en associant sa propre misère à celle des hommes, ceux que Nazim



Hikmet appelait « La grande humanité ». Le désespoir métaphysique reste ancré dans la question sociale. Et quels poèmes admirables cela donne. Il faudrait citer en entier par exemple :

*Considérant à froid, impartialement  
que l'homme est triste, qu'il tousse, et, cependant,  
qu'il se réjouit de sa poitrine rouge ;  
qu'il ne sait que se composer  
de jours ;  
qu'il est un lugubre mammifère et qu'il se peigne  
.....  
je lui fais un signe,  
il vient,  
et je lui donne l'accolade, ému.  
Et puis quoi ! Emu...Emu...*

Et tant d'autres où, à partir du quotidien le plus misérable, « insignifiant », point de départ d'une reprise du monologue intérieur, le poème aboutit à une explosion d'angoisse (tous « *les ponts sont dynamités* »), après laquelle il ne reste plus qu'un monde vide, obscurément menaçant, un grand bloc de silence brut dont on a peur. Nicole Réda-Euvremer cite justement dans sa préface Claude Esteban qui disait : Il faut pour Vallejo que la parole (et c'est ce qu'il a cherché à faire dans ses derniers poèmes) acquière un pouvoir détonnant. Il faut que la parole éclate et qu'elle fasse sauter en miette le vieux monde, pas simplement par les fusils et la dynamite, mais par la dynamite verbale ». Et ce qui frappe encore et fait que la poésie de Vallejo explose ainsi à la figure de ce monde, c'est que, pour lui, tout est symbole, le concret le plus anecdotique, le plus sordide, le plus anodin, tout devient représentation grandiose, surhumaine, de l'humain, de l'homme et de ses aspirations les plus hautes, l'indien est l'homme, le vendeur de billets de loterie est Dieu, la mère nourricière est Mère libératrice qui seule peut rompre les murs de la Prison, et la Prison même est symbole de la Nostalgie du bonheur. La Mère Espagne enfin, agonisante en appelle à l'enfance du monde :

*Si notre mère*

*Espagne tombe – enfin c'est façon de parler-  
partez, enfants du monde, partez la chercher.*

Nicole Réda-Euvremer conclut sa préface sur ces mots : « Il faut espérer que cette version française de la *Poésie complète* de César Vallejo saura remplir son rôle heuristique et révéler ainsi les enjeux d'un langage singulier, souvent considéré comme hermétique. César Vallejo disait : « Je hais les rues et les sentiers tracés ». On pourrait y voir le principe de son engagement politique et esthétique. »

Et nous avons grand besoin de ce principe. Lisez et faites lire César Vallejo !

Ps. Je voudrais dédier à la traductrice un poème de l'italien Nelo Risi, extrait des *Fabricants de beauté* (1983), et qui évoque la figure de Vallejo.

# Nello Risi, [a/c]

## *Vallejo, un songe d'innocence*

Il y avait une manière d'être communiste loin de Moscou  
c'était crier pureté confiance justice dans les lointaines  
années trente – et qui avait pour nom Vallejo

Pour un métis de Santiago de Chuco pour un poète  
de langue espagnole c'était un choix plus fort que la doctrine,  
la juste protestation de qui ne mange pas à sa faim

Marxisme à part, parlons plutôt de colère  
de l'innocence d'un homme profondément inactuel  
qui connut l'oppression

Dernier né de onze enfants et descendant de femmes indiennes  
la question sociale est affaire de sang de lien racial  
depuis l'époque des conquistadores

Pays des cimes et des volcans exigeant des poumons sains  
trois jours de cheval pour venir de la Sierra jusqu'au port  
sur l'océan où l'on embarque le bétail

laissant derrière soi le mulet un vol de condor l'air léger  
la vie patriarcale (origines jamais reniées)  
d'un provincial en exil qui débarque à Paris

Journaliste pour subsister connaît la gêne les saisies les privations  
les chambres sous-louées les couloirs d'hôpital : *Yo naci un día  
que Dio estuvo enfermo, grave* »

La foi qui l'anime rêve de plus de justice  
sociale – mais l'homme est seul ! un avorton un « *hombrezuelo*  
*De cantidad pequeña* »

Il vit sa vie comme une mission, enseigne dans les cellules ouvrières  
deux fois en URSS. En rapporte un livre. Le gouvernement Tardieu  
l'expulse...comme subversif

Pérou, lumière intérieure foyer maternel ! Moins lointaine  
l'autre mère affligée l'appelle : à son martyre  
à sa douleur le fils

répond par l'action. Gravé au front naît un chant  
de passion d'amour de mort, voix prophétique qui implore :  
« Espagne écarte de moi ce calice »

- et renommée

posthume

# Sandra Raguenet, [a/c]

## Poésie et arts du spectacle

*Pour sa huitième édition, le festival international des arts et des écritures contemporaines actOral, créé à Marseille par Hubert Colas (en partenariat avec d'autres structures), invitait plus d'une cinquantaine d'artistes, venus du théâtre, de la poésie, de la danse, de la musique, des arts visuels et du cirque. Symptôme fort de ces expériences croisées, de ces pratiques mixées qui caractérisent l'une des tendances majeures de l'art contemporain, actOral est une invite à confronter les textes à l'oralité de la scène et à d'autres formes d'art.*

Des textes, excellents, ont été appuyés par une lecture performance exceptionnelle (*La Promenade* de Noëlle Renaude par Nicolas Maury), d'autres ont manqué leur rendez-vous avec la vidéo (*News from the new future* de Flora Tan), la musique (Sébastien Ciroteau et Olivier Pasquet) et dans les interventions croisées (Cyrille Martinez et Nathalie Quintane) des Impromptus. Certains textes n'ont laissé que peu de traces au-delà de l'image d'un objet bien fait (*Lecture d'un texte pour une lecture* d'Alvaro García de Zúñiga), d'autres ont joué sur les ressorts faciles du déroulement de la liste de ceux qui ont un nom, copines et copains du Festival, stratégie illusoire qui renforce la médiocrité du texte (Thomas Ferrand, *Et les vivants ne mourront pas*). Dans un ensemble inégal on retient les temps forts qui interrogent les écritures, la manière dont elles parlent, mises en espace depuis le lieu de la poésie, dont elles se déplacent lorsqu'elles sont au contact d'autres écritures et dont bouge notre perception face à des objets venus d'autres lieux.

Dans ces temps forts, l'apparition d'Antonia Baehr, artiste chorégraphe et performeuse allemande qui a interprété une pièce des plus troublantes, *Rire*, née du projet de réaliser son autoportrait à travers le regard des autres. Pour son anniversaire, elle a commandé à sa famille et ses amis des partitions de rire. Sur scène, elle commence par exécuter ces partitions à la façon des concertistes classiques donnant à entendre le spectre d'un rire décomposé, entrecoupé de silences, simple projection d'un corps à la posture hiératique. Le rire contamine la salle. Pourtant, rien là d'une comédie, le rire est exploré comme forme pure, coupé de toute source. Une autre partition le saisit dans le corsage d'un métronome. Antonia Baehr ponctue de son rire régulier les trois angles d'un triangle qu'elle dessine dans l'espace. Le jeu, imperturbable, s'étire jusqu'à ce que la machine déraille. Dérapage savamment contrôlé d'un rire qui croît pour sortir du cadre et emporter le rythme dans le mouvement irréprensible du corps. Peu à peu interviennent les gestes et les postures se diversifient : rictus, rire bruyant, défensif, éclatant, étouffé, forcé, franc, épais, grinçant, nerveux, pincé jusqu'au fou rire où le corps danse le rire. Dans l'esprit du cabaret Voltaire, Antonia Baehr tire ensuite des balles d'un

sac : grosses, petites, lourdes, légères, dures, molles dont elle ponctue les rebondissements par des rires collant aux impacts sonores sur le sol, à leur rythme. Elle enchaîne en se plaçant derrière une loupe grossissante, dispositif redoublé par un amplificateur sonore. Le miroir déforme le rire jusqu'à le tordre dans des formes inquiétantes, les étirant jusqu'à l'animalité, frayant des passages, du fou rire au rire fou jusqu'à ce que l'artiste coupe le son. Le rire est alors rendu dans son pur souffle avant que les mots ne surgissent. La « partition de la mère », ses questions en voix off remettent en cause les fondements du projet. Elle ne croit pas au rire sur commande ni à son effet contagieux. Antonia répond par une démonstration qui coupe les mots de la mer, emportée malgré elle dans la mécanique du rire ou ce que Antonia Baehr nomme effet physiologique. Mais rien n'est moins sûr. Ses partitions savamment orchestrées dépassent la simple réaction comme le corps écrit du rire, corps-danse, corps-musique, corps-souffle, venu du lieu de la performance chorégraphique, est aussi poème visuel, sonore, atypique, proprement inlocalisable.

Autre temps fort de ce festival, la lecture performance de la poète dramaturge belge Gwenaëlle Stubbe. Cette figure montante, proprement sidérante, nous attrape dans un univers des plus singuliers. Dans *Episode guerrier*, la guerre envisagée depuis un point de vue femme met en déroute les manières de faire, de penser la puissance. Une infirmière et une femme tondu d'après-guerre arrivent sur le champ de bataille. A l'approche des soldats, elles forment une « difformité en e », bombe qui fictionne le réel. Elles sont alors prises dans une course folle jusqu'à la chute : d'un coup les allemands ont l'idée de planter dans les tranchées un abricotier. Véritable machine de guerre, cette « écriture grunge » portée par la performance fait entendre une parole primitive depuis une voix de gorge, grosse d'humanité et d'humour, proprement ahurissante. Stubbe fouille les mots, joue des effets de vitesse et de ralenti, matérialisent des virgules et des points dans l'espace, renverse le réel. Dans *Interruption bécasse*, elle projette un personnage de BD belge dans le monde. Sidonie manifeste pour défendre les statues, apporte ses combats, une dimension humaine et imaginaire à l'état brut. Le régime narratif du conte entre en collision avec une écriture poétique qui lance des images autant qu'elle dévie la trame, la fait glisser dans les interstices des mots, trouées de non sens, engagés dans leur vie propre. Sorte de BD poème animé, *Interruption bécasse* se tisse et s'émaille d'intrusions décalées, de bulles décollées mises en voix où texte et image sortent la poésie de son cadre en faisant émerger une langue neuve qui se ressource dans la croisée des formes et des pratiques.

On retient également deux lectures de poètes sonores où d'autres formes d'expression machinent avec la langue de nouvelles propositions. La première, *Another day*, lecture performance de Jérôme Game a été réalisée sur les improvisations rythmiques de Jean-Michel Espitalier. Ouvrant le dialogue, la batterie emplit l'espace. Game écoute puis lance sa langue accidentée qui se heurte contre un volume sonore énorme rendant sa voix quasi inaudible. Texte et batterie entrent alors dans un corps à corps violent. La langue, prise

dans un agencement musical, lutte, émerge dans et par le son, finit par percer dans ses accidents. Après cet échange musclé, le texte se confronte à une vidéo réalisée par Naby Avcioglu. Sur l'écran, vue aérienne de toits, parking, voitures, défile en boucle sur un fond de ciel étoilé dont l'effet de suspension dans l'espace renforce le rythme lent continu de l'image auquel l'écriture oppose avec rage un flux coupé, opère de brusques trouées pour se frayer un passage dans l'imperturbable. La lutte s'inverse dans un second temps où l'écriture épouse un rythme continu contre celui fragmenté de l'image. L'échange, lutte rythmique comme diffraction de l'image sur les feuillets du performeur, a pu laisser apprécier tous les effets d'une esthétique vidéographique dans la prose, le recto-verso d'une diction qui défile sur deux plans superposés où texte et image ont aussi fait bégayer le spectateur.

Avec *Décade*, création sonore réalisée en collaboration avec le guitariste Andy Moor et le musicien Alva Noto, on a pu retrouver ce nouvel art du portrait d'Anne-James Chaton. Des portraits litaniques déroulés comme au métronome saisissent les êtres dans la mécanique de faits et d'actions qui se répètent en France, aux Etats-Unis, au Japon pour saisir à son tour le spectateur dans des effets d'intensité allant crescendo. Les mots-sons étrangers dupliquent des situations familières sur fond d'effets électroniques superposés aux sons saturés de la guitare électrique. Les effets d'intensité jouent en contrepoint d'une écriture distanciée, de ces portraits-robotisés dont la musique vient en lame de fond pulser les vies informes, effacées. Tour à tour basse continue de l'autre, écriture et musique se construisent mutuellement dans un jeu de boucles minimalistes faisant défiler les ondes de l'effacement dans la résonance jusqu'à ce que la voix ne laisse plus entendre que des sons inarticulés, syllabes amorcées, perdues, tandis que la bouche continue d'énoncer, de mimer.

Les possibilités performatives de la lecture, les liens qui s'opèrent entre les domaines et les pratiques par le biais de festivals comme actOral montrent toute leur nécessité. Lieux d'échos et d'impulsions, ils révèlent que la poésie, loin d'être obsolète, est un lieu où les artistes s'abreuvent, qu'elle se ressource elle-même au contact des autres arts. La création contemporaine continue d'explorer la voie tracée par la modernité pour faire émerger de nouvelles formes.

À noter qu'on peut retrouver traces de ce festival dans If n°33 (partenaire d'actOral depuis le n°29) avec des textes de Stéphane Bouquet, Cyrille Martinez, Thomas Mailaender, Valéry Mréjen, Olivia Rosenthal, Gwenaëlle Stubbe ainsi qu'un dossier avec un texte d'Yvan Mignot + traduction de « Soupe aux choux de cadavre » de Khlebnikov (atelier de traduction n°10 de la Nouvelle BS), à paraître.

À noter également que les recherches d'Antonia Baehr sur le Rire ont fait l'objet d'un livre *Rire Laugh Lachen* paru en 2008 aux éditions Œil d'Or.

# Henri Deluy, [a/c]

*Le brûleur de loups (7)*

« Ta poésie pour survivre doit prendre  
acte de sa propre fin »  
Pier Paolo Pasolini, C.

**Joseph Julien Guglielmi, Au jour le jour, Selected poems, L'Act Mem – Caroline Dubois, comment ça je dis pas dors, P.O.L – Bernard Plasse/Liliane Giraudon/Jean-Jacques Viton, Vous mettez ça sur la note, Diem Perdidi Éditeur – Pier Paolo Pasolini, C.,bilingue, Ypsilon – Yannis Ritsos, Pierres, Répétitions Grilles, Ypsilon – Sandro Penna, de la gourmandise, bilingue, Ypsilon – Pour unica zürm, lettres de Hans Bellmer à Henri Michaux, Ypsilon – Éric Suchère, Nulle part quelque, Argol**

Le lecteur, même attentif, même informé, porte-t-il toutes ses lectures, et dans leur ensemble, à son propre niveau, à sa propre culture, à ce qu'il est ? Est-il possible de lire chacun des livres de poèmes de façon différente, d'une façon commandée par le caractère même du livre ?

Chaque livre de poèmes impose-t-il **sa** lecture ?

À première vue, cela semble évident, ou, tout au moins, possible...

Pourtant..

En quelques semaines, lecture des huit livres cités.

Henri Poncet, dans une nouvelle collection de *L'Act Mem*, consacrée à de larges anthologies personnelles, nous donne à lire, pour cette première livraison, un important choix de poèmes (230 pages), de Joseph Julien Guglielmi, « *Au jour le jour* », avec des photos, et une très amicale préface d'Élisabeth Roudinesco. Il souligne le parcours, depuis plusieurs décennies jalonnées par de nombreuses publications, de l'un des plus singuliers poètes de sa génération, sûr de lui, jamais désabusé. Un véritable « ouvrage », riche en trouvailles verbales, dans le rythme, le vocabulaire, la fabrique du poème, souvent bouleversée, toujours debout.. « *Nous avons volé une manière de nouer la cravater une façon de parler d'amour / À défaut de certitude on utilise c e qui tombe sous la / main* »

Caroline Dubois titre son sixième livre, « *comment ça je dis pas dors* » (P.O.L). Son premier recueil (« *Je veux être physique* », *Farrago*, collection Biennale Internationale des Poètes en Val-de-Marne) sort en 2000. Et quel chemin !

L'intensité acquise, l'écriture brisée, les constructions défaites puis reconstituées, à la recherche d'un autre sens, les constatations en fuite auxquelles une utilisation souvent en porte-à-faux de la syntaxe fournit une logique décalée, une convergence, une cohérence interne charnelle et rude, « *Prêter mon côté gauche à ma gauche suivante* »..Dans la décontraction et le plaisir.

Bernard Plasse, dans « *vous mettez ça sur la note* », en face à face avec Liliane Giraudon et Jean Jacques Viton. Lieu : Marseille – Temps : fin XX<sup>e</sup>-début XXI<sup>e</sup> – Action : écriture au pluriel – Personnages : trois+1 – Genre : variétés. Rien d'énigmatique en soi, un survol rapide mais précis de la vie de quelques revues marquantes de la période, l' « *écriredessiner* » de L.Giraudon (un très beau témoignage sur la naissance d'une passion et sur l'unité d'un travail), un poème de J.J.V., un portrait de L. G. (Alphonse Allais), un texte commun des deux écrivains et des traductions. Des informations, des écritures qui se croisent, de la lucidité, de l'invention, du désir..

Le « C », de Pasolini (Ypsilon.editeur), est, nous dit-on, celui de la première lettre de la « chatte », nom répandu, populaire, et que chacun connaît, du sexe féminin ; ne pas y être, ne pas en être, l'ignorer, la souligner, la lustrer, l'avalier, la rejeter, Pasolini, dans ce texte d'une rare violence faite à l'écriture, et à ce que l'écriture voudrait bien trouver à dire.. Une renonciation, une dénonciation. Des pages abruptement politiques, des pages à cran, à la façon de l'écrivain comme du cinéaste..Ce poème « extravagant », « hors œuvre », suivant les mots du poète, figurait, dans ses archives, dans une chemise intitulée « *Poèmes marxistes* ». Il fut un temps où les « marxistes » auraient pu y perdre de leur assurance, ou encore de leur sécurité.

« *Pour Unica Zürich* », plus qu'une correspondance, plus que des documents, des lettres à vif, échangées lors de l'internement d'Unica à Sainte Anne. Les mêmes pages, et d'autres, évoquent les premières expositions et le contexte de la triple rencontre Zürich, Michaux, Bellmer..Toujours à travers des barreaux : ceux de la folie, de l'art, de l'écriture et de la mort. Avec des pages d'un cahier de dessin d'U.Z..

« *Prisons, mauvais traitements, camps de concentrations, tortures, exécutions : ces stations de la mort sont présentes dans l'arrière-pays des poèmes de Yannis Ritsos.* », écrit Bernard Noël, dans une lumineuse préface à ce « *Pierres Répétitions Grilles* » (Ypsilon). Écrit en grande partie dans l'île de Samos, où le poète était enfermé. Par l'un des plus grands poètes du XX<sup>e</sup> siècle. Là où le poème règne en maître absolu de l'écriture. Où tout se dit de simplement être dit. Il serait temps de ne pas l'oublier..

« *Peccato di gola* », péché de gourmandise, suivant la formule idiomatique, « péché de gorge », au mot à mot.Poèmes de Sandro Penna, très grand poète italien, souvent oublié des anthologies (parce qu'homosexuel ?) extraits de lettres d'amour, ou toutes proches de l'amour, adressées à un ami demeuré, de par sa volonté, inconnu. Poèmes brefs, de mèche, dans leur simplicité douloureuse, avec le désespoir et la vacuité du désespoir. À même la parole de



tous les jours : « *Regarde – te dis-je – tu as un pneu à plat / (moi le vieux, sur le cadre, toi le jeune, sur la selle) / tu me regardes, comprends peut-être – cependant à la hâte ma vie se perd à bicyclette* »...

Il y a *elle, l'homme, lui, une route, une chose, une affiche, un avion, une pendule, une femme, une berge*, puis *une nurse, une résidence*..Il n'y a pas *je* . Dans les pages de « *Nulle part quelque* » (Argol), Éric Suchère nous étonne et nous surprend. Comme à l'écart d'un engagement personnel, tout ce qui pourrait faire effet d'expressivité n'est pas là, n'est pas dans les mots, n'est pas dans cette prose du vers, relève de la constatation apparente. Penser à ce « *Je ne peux pas me faire confiance* », que chacun souhaite pouvoir écrire un jour. Calme et farouche. J'aime. J'aime beaucoup.

Ces livres, par des poètes divers, vivants, morts, femmes, hommes, communistes, homosexuels, vieux, jeunes, je les ai lu comme un bloc, presque comme un seul poème, dans lequel, par lequel il avance, se déploie, se construit, s'extrait, dans le mouvement même de l'écriture, toujours entre deux silences indistincts, méditations analogiques, images, mots, qui s'interrogent, transparence de l'émotion, ou pas, objet flottant dans la langue, dextérité de cette dynamique complexe dans la concentration du vers ou de la prose...

Pourtant il ne s'agit pas d'une ombre à plusieurs, et comme sans substance, les traits différents de chacun de ces livres sont apparents, spécifiques, forts, puissants.

Et pourtant les mécanismes de lecture pulvérise les éléments disparates des poèmes, pour les rassembler en un tas unique de corps présents, de souvenirs, d'habitudes, de chairs, et de bibliothèques accumulés, la masse, plus imposante que les livres des autres, de ce que à quoi le lecteur n'échappe pas, lui-même, peut-être.

# Jean-Pierre Bobillot, [a/c]

VOIX, etc.

**62. Histoire de la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle : tome II—après 1940 : sous la direction de Michèle Touret (Presses universitaires de Rennes, 2008) : 542p. 26 euros.**

Pour une fois, Isou, Heidsieck, Chopin bénéficient d'une entrée (une seule...) dans l'index —et même Quintane, mais pas Dubost, pourtant mentionné dans le même développement (pp.479-480). Hélas, première déconvenue : c'est (à peine deux pages !) dans un sous-chapitre titré « Textualisme et débordement du texte », sorte de fourre-tout où l'on trouve également Gleize, Hocquard, Daive, Royet-Journoud, Fourcade —et, dans le même paragraphe, Espitallier, dont les *Pièces détachées* et la *Caisse à outils* sont, étrangement, mises sur le compte de son « goût du collage » : avis aux auteurs d'anthologies et de panoramas critiques...

Mais il y a mieux : que Quintane et Dubost figurent dans un chapitre intitulé « La littérature française au début du XXI<sup>e</sup> siècle : tendances en cours », certes ; mais Heidsieck, Chopin et Garnier —et *a fortiori* Isou— ne seraient-ils pas mieux à leur place dans le chapitre intitulé « Les nouvelles plumes : des esthétiques en concurrence », traitant des décennies d'après-guerre (mais il semble qu'il n'y ait jamais eu de « nouvelles plumes » en poésie dans ces années-là...), ou dans celui qui s'orne du titre alléchant de « Ruptures », essentiellement consacré au Nouveau Roman et à l'OuLiPo, surtout côté prose narrative (donc, pas de « ruptures » en poésie non plus !...) —tandis que, curieusement, Guyotat se retrouve dans les « Continuités » (mais quand même, parmi les « Transgressions ») ainsi que, lui aussi, dans les « tendances en cours »...?

On comprend mieux, dès lors, ce singulier déplacement —qui a tout d'un décalage— du Lettrisme et des pionniers de la Poésie Sonore vers les « tendances en cours au début du XXI<sup>e</sup> siècle » : il s'agit, tout bonnement, de leur dénier tout effet de « rupture » ou seulement de « nouveauté » *au moment de leur irruption dans le champ et tant qu'ils y innovèrent*, tout en ayant l'air de leur reconnaître une (toute petite) place, avec un décalage d'un bon demi-siècle, parmi les curiosités d'un nouveau siècle commençant, qui bien évidemment les oubliera très vite. Spécialiste de « l'École de Rochefort » (nul n'est parfait), l'auteur de ces pages ne concède d'ailleurs, ni aux lettristes, ni aux sonores —Garnier, issu de ladite « École », est mieux traité...—, beaucoup plus de valeur poétique que son collègue Maulpoix (cf. la présente chronique §33, AP n°184).

Ainsi, à propos d'Isou, dont il ne mentionne que l'*Introduction à une*

*nouvelle poésie et à une nouvelle musique* (comme s'il n'avait été qu'un éphémère théoricien) : « il prescrivait la libération de la lettre par rapport à la contrainte du mot, afin que tout son potentiel graphique et sonore soit exploité dans une dynamique de création. *Mais* la langue, puisqu'elle s'écrit et se parle, a deux composantes, graphique et phonique [sans doute Isou et ses amis ne l'avaient-ils pas remarqué ?]. Cette dualité *n'a pas été surmontée* » [???], etc. En d'autres termes, le lecteur —c'est-à-dire, enseignants et étudiants— ne saura jamais rien de l'impact à la fois provocateur et jubilatoire des récitals et des films lettristes (et de leur absolue priorité chronologique, tant sur le Nouveau Roman que sur l'OuLiPo ou la Nouvelle vague...), ni de la portée politique des théories isouiennes (Debord lui-même n'est mentionné que passagèrement pp.295 et 426 où « le Situationnisme » est censé provenir en droite ligne de Dada, sans la moindre allusion au passage de son fondateur par le Lettrisme à la suite de la révélation que fut pour lui la projection cannoise du *Traité de bave et d'éternité*, et où la notion de « société du spectacle » est réduite à la question de l'image, sans qu'il soit fait état d'une quelconque *critique de la société marchande*) ; il sera d'ailleurs d'emblée averti que ça n'en vaut pas la peine...

Même procédé avec Heidsieck : « il met en œuvre, avec l'appui des techniques de production sonore et de la théâtralisation [?], la notion de "poésie action" et de "lecture performance". La plus célèbre est *Vaduz*, longue déclamation modulée de ce [???] qu'on trouve "tout autour de Vaduz", donnée en tous lieux, et publiée, *mais au prix d'une perte notoire d'efficacité*, sous forme *de livre* en 1998. » Là encore, le lecteur —enseignants et étudiants, la chose est assez cruciale pour être répétée— ne pourra même pas s'imaginer ce qu'est une « lecture performance », et ne saura jamais rien de l'impact communicatif et de la haute valeur humaniste de ce magnifique poème (« *ce* qu'on trouve "tout autour de Vaduz" », c'est : tous les peuples de la terre, y compris « des Oubliés, des Apatrides, des Exilés, des Laissés pour compte, des Désintégrés... et bien d'autres... et bien d'autres... et bien d'autres... ») ; il sera d'ailleurs découragé d'avance d'aller y entendre lui-même puisqu'on lui signale que *Vaduz* a été publié « sous forme *de livre* » (ce qui est faux : il s'agit bien entendu, chaque fois, sauf exception, d'un ou de plusieurs *disque(s) accompagné(s) d'un livre(t)* contenant « partitions » et autres documents), et que ça ne vaut pas la peine de chercher à se le procurer...

Bien sûr, rien de tout cela ni sur tout cela n'apparaît dans la bibliographie de fin de chapitre, qui ne recense qu'un seul volume concernant la poésie : la monographie que l'auteur lui-même a consacrée à... Laurand Gaspar ! Rideau.

**63. Alain Helissen : Le rappel des titres (Éd. Les Deux-Siciles, 2008) : 80 p. 10 euros. Et autres recueils.**

Helissen, on s'en doute, est l'un (parmi « bien d'autres... ») des « Oubliés », des « Laissés pour compte », des « Désintégrés » de l'ouvrage évoqué ci-dessus. D'abord, comme moi, il adore les calembours, y compris les mauvais, et ne craint pas (malgré les pisse-froid de tous acabits) d'en adorer volontiers ses écrits, quelquefois à jets d'encre continus, voire incontinents : un continent de jeux d'encre ! Comme Verheggen aussi —l'homme qui écrit en « bas-ouallon »—, qui n'apparaît pas non plus dans cette « Histoire » (l'équipée de TXT s'y trouvant réduite à une simple mention à propos du seul Prigent, p.477), et avec qui il a publié naguère une réjouissante « metztrapolation littéraire » (*Metz in Japan*, Voix, 2005 : « Metz vaut bien un pari ! / Bon sang metz c'est bien sûr ! », etc.) Or, au moins depuis Rimbaud, Corbière, Laforgue et quelques autres (Allais, Apollinaire, Desnos, Queneau, Blavier, Dufrêne... [encore deux « Oubliés »...]), les vertus proprement POétiK du K-lembouR — le *degré zorro de la poésie littérale*— ne sont plus guère à démontrer...

Attention ! Helissen n'est pas Rimbaud. Mais personne n'est Rimbaud. Arthur lui-autre a bien dû jeter l'éponge, un jour, sans crier gare. Mais, je m'égare. C'était à M'égara, faubourg de Carte à je. Où en estois-je ? Ah ! à je, j'ustement. Ah, battre les cartes à je ? battre le rappel des titres de gloire ? *Je* est des nôtres... mais *vous* ? Il y a 12 ans, A H, impavide chef de file d'une coHorte ou coHue d'impayables *poétrous* (*Les Poétrous* : Voix, 1999), glissait à petits coups vifs et répétés la lame de son cutter à lettres entre les babillantes lèvres de la plaie psychosomatique que Rimb, fuyant sans trop y croire nos anciens parapets, nous infligea : de lame pour lame, à vif (*Rhapsodie du Je* : Rafael de Surtis, 1998). De *Rhap en rapp*, d'une lame un peu plus caressante, mais —de vous à moi— ce n'est peut-être qu'un sourire de (dé)connivence plus que de convenance (de déconvenue ?), il récitdive (bouteille ?) Ah, un pas de plus aux (re)bords, diversement fréquentés, du vide... et encore un pas, et encore... et, chaque fois : à la ligne !... à la syllabe, à la lettre (hallali ?) (tes ratures ?) : ça fait —de *Je* à *vous*— beaucoup de petits vers, de p'tits vertiges, à négocier, de petit's tiges, à scier : *vous* est un nôtre ?... Ah, les pronoms personnels, quelle boîte à... de... —Coupez !

Et tout ça, très métatextuel : « Il n'y a pas de fumée sans signes, mais les signes partent en fumée. » La métatextualité ne se refusant pas, à l'occasion (quelquefois même, à neuf !), de belles échappées quasi métaphysiques : « Le fleuve n'est pas responsable de tout ce qu'il charrie. » (*Bivouacs*, Laboratoire de la Voie Lactée, 2005.) Il est vrai que *ce qu'il charrie varie...*

# Yves Boudier, [a/c]

## Revue & Revues

**Dans la lune.** (n° 16, mai 2009).

Centre de création pour l'enfance. 8, rue Kléber, 51430 Tinquieux.

En cette année anniversaire du premier pas sur la lune, cette revue (au format instable et changeant) publie son numéro seize, élargissant l'équipe habituelle des « luniers » ( Bernard Bretonnière, Valérie Rouzeau, Jacques Demarcq...) à des poètes slovènes parmi lesquelles s'est glissée Florence Pazzottu. Alunissent donc Mateja Bizjak Petit-Mathea, Milan Dekleva, Ivo Sropnik, Meta Kusar et Milan Vincetic. Ils précèdent un « zozio feuilletoniste émérite » dont je vous laisse le soin de trouver l'identité... *kraukodoudrou, stigitkroitt, djeckràâtourr stigitbrauhde* ! Vers une enfance élastique, en tout cas.

**Lgo / le grand os.** (n° 3, février 2009)

7, rue Charles Baudelaire. 31200 Toulouse.

L'intention des fondateurs de cette revue et maison d'édition s'énonce ainsi : « *L'inédit est la loi du genre : le monde, dit-on, a besoin de chair tendre. Mais à ne plus mastiquer, les mâchoires se raidissent ou tout au contraire se relâchent. Sous couvert de chair fraîche, c'est un art sans gras qu'on nous sert : littérature sans nerf, photographie sans arête... Voici donc le grand os. À décortiquer, ronger, sucer, aspirer goulûment. Substance moelleuse et osseuse tout à la fois. La chair véritable n'est-elle pas dans l'esprit, l'esprit dans la moelle, et la moelle dans les os ?* » L'origine du nom de cette revue singulière (dessins de Roman Seban, cd, un format inattendu et une reliure spiralée) réapparaît dans les premiers vers d'un poème maya (yucatèque) extrait du *Chilam Balam de Chumayel* et traduit par M. Boccara en ouverture du numéro : « *Et encore une chose mon fils / va vite me chercher / le sang originel de ma fille / avec sa tête / avec ses entrailles / avec son grand os / avec sa main (...)* » À suivre, quatre auteurs : Antoine Brea, André Gache, Patrick Dubost et Marc Perrin qui, dans des typographies variées et croisant les fantômes de Wittgenstein et Royet-Journoud, proposent des textes dont la tonicité graphique ouvre sur la mise en voix. Parallèlement, imprimé dans les marges mêmes de la revue, le livre d'Ana Tot, *mottes /mottes/ mottes*, 77 micro-poèmes, « ni tout / ni rien / quelque chose »

**L'étrangère.** (n° 21-22, mai 2009)

c/o La lettre volée, 20 bd Barthélemy. B-1000 Bruxelles / Mathieu Brosseau,  
40 rue Jules Auffret, 93500 Pantin

Mutation de la société, interdit et création, c'est ainsi que Pierre-Yves Soucy présente ce numéro double, où les voix de treize auteurs se font entendre, dans leurs différences, leurs complétudes, mais toutes saisies par l'inquiétant interdit qui modèle nos histoires, notre présent, parfois nos audaces. Dans le sillage de Breton, Calvino, ou Kafka, de Botho Strauss, Deleuze et Marcel Gauchet, s'interrogeant sur le travail du photographe Joël-Peter Witkin, l'oeuvre d'Imre Kertész, ce volume se propose de « *prendre à bras-le-corps aussi bien l'époque et les mutations qui l'affectent, les conventions, les soumissions et les interdits qu'elle reconduit, afin de rendre possible ces subversions mises en œuvre par une parole capable de faire sentir et de faire comprendre la singularité du monde dans lequel nous sommes, au-delà de toute tentative d'occultation.* » S'arrêter par exemple, sur les contributions de Cuhel, d'Hervé Castanet, de Gabrielle Napoli, de Jean-Paul Michel, de Patrick Beurard-Valdoye : *Et il serait interdit de nous dire poète ?*, au-delà de l'agacement d'un Francis Ponge... *Nitimur in vetitum, semper cupimusque negata*, écrivait Ovide (*Amours*, livre III, élégie 4.) : *Nous nous efforçons vers l'interdit et nous désirons ce que l'on nous refuse. Toujours.* L'ensemble de ces travaux confirme bien l'antique propos...

**il particolare.** (n° 19 & 20, décembre 2008)

1, rue de Lorraine. 13008 Marseille.

Quelque peu en retard pour présenter ce numéro double... mais qu'importe ! La qualité des textes supporte le passage du temps, nous sommes là loin, très loin du journalisme d'aujourd'hui. *Sinthome* ouvre ces pages avec une question d'importance : *En quoi la poésie intéresse-t-elle la psychanalyse ?* Revenant sur le concept lacanien de *lettre*, de *littoral* -qui n'est ni le signifiant ni l'objet- Hervé Castanet souligne que « *C'est lorsque les semblants ordonnés par les jeux signifiants se cassent, que la lettre-littoral émerge. (...) L'âme est le nom de ce sinthome qui fait que la poésie, prise à la lettre, a encore de beaux jours... Lacan ne dit pas autre chose lorsqu'il affirme : " le propre de la poésie quand elle rate, c'est justement de n'avoir qu'une signification, d'être pur nœud d'un mot avec un autre mot ". La signification vide vient à la place du sens plein.* » Suivent les poèmes et textes de Michele Tortorici (*La Pensée prise au piège*, intégralement traduit par Danièle Robert), de Philippe Boutibonnes, de Pierre Parlant. Un cahier consacré à Jean-Luc Sarré permet de lire, parmi les commentaires, Bernard Noël, Jean-Baptiste Para, Catherine Brun, Gilles Ortlieb, Emmanuel Laugier, Alain-Christophe Restrat, Christian Garcin ou Nicolas Cendo... Un extrait de *Tardive* : « *On ne repose pas en paix / auprès d'une fratrie infâme / on n'en finit pas de mourir / pire, de sombrer dans le mépris / quand on a été le témoin / de tromperies et de combines. / Indifférent présomptueux / je ne brigue que la transparence. / Le vent est la seule sépulture, / l'errance le plus sûr séjour / et nous le partageons ici / dans ces rues ravinées d'images / qui sont notre champ d'asphodèles.* » (J-L. S.)

**Europe.** (n° 961, avril 2009 et n° 964-965, août-septembre 2009)  
4, rue Marie-Rose. 75014 Paris.

Tout d'abord, un rapide retour sur le numéro d'avril consacré à deux écrivains qu'apparemment les écritures et parti pris esthétiques différencient, voire opposent : Pierre Guyotat et Marcel Cohen. Lire les entretiens, les textes... et mesurer l'émotion que seule la littérature peut offrir dans ces jeux et abîmes de notre rapport au monde, unifiés par l'échéance ultime qui nous travaille au quotidien dans nos vies et nos lectures, quelles qu'elles soient, la preuve en est (re)faite ici. Et toujours dans ce n° 961, la chronique de Charles Dobzynski, en particulier sur le beau livre de Sophie Loizeau, *La femme lit*, (Flammarion 2009). Quant au numéro *Jean-Pierre Vernant* de cet automne, sa richesse et son importance sont remarquables. D'une part, un entretien (juin 2005) conduit par Jesper Svenbro et Bernard Mezzadri permet de revenir sur le parcours d'une vie et d'une œuvre hors pair dans le paysage intellectuel français et européen du vingtième siècle, lié au mouvement structuraliste de la meilleure manière, à la fois critique et lucide, politique et militante, créative et généreuse. D'autre part, des analyses et des commentaires du plus haut niveau de l'héritage vernantien suscitent la relecture d'une œuvre dont le mouvement s'apparente à la célèbre fable du *Laboureur et ses enfants*. Par exemple parmi ces travaux, l'analyse commentée par Svenbro que Marx fit de *l'Éthique à Nicomaque* d'Aristote, à propos des concepts de valeur d'usage et valeur d'échange. Une prémonition réfléchie sur les fondements d'un système social et politique sur lequel Jean-Pierre Vernant était revenu dans ses dernières interventions au Collège de France. Bref, un numéro particulièrement important pour tous.

Souignons enfin, après la récente disparition de Pierre Gamarra, que sa chronique, *La Machine à écrire*, est désormais tenue par Jacques Lèbre. Il nous invite à lire *L'Âge de la traduction*, d'Antoine Berman, commentaire d'un texte de Walter Benjamin, *La tâche du traducteur*, dont Martine Broda avait proposé une nouvelle traduction dans le numéro 55 de la revue *Po&sie*.

**faire part.** (n° 24-25, 2° trimestre 2009)  
8, chemin des Teinturiers. 07160 Le Cheylard.

*Parcours SingulierS*, pour rompre avec la tradition des monographies propre à cette revue. Extraits de l'intro : « *SingulierS désigne quatre singuliers d'écriture que nous avons voulu rassembler dans un même numéro. (...) Nous ne cherchons pas à leur trouver une communauté créatrice. En revanche, ces quatre-là se connaissent et se reconnaissent dans leur aventure littéraire, (...) une visée programmatique liée aux lieux, à l'imaginaire, au souffle.* » Ainsi, Jean-Marc Baillieu, Patrick Beurard-Valdoye, Nicolas Pesquès et Caroline Sagot Duvauroux se côtoient, à travers des entretiens et une multitude de commentaires, textes critiques, photographies, dessins... quasiment plus de cinquante contributions pour un volume passionnant de quelque 260 pages. À mettre de côté, assurément, pour prendre le temps de lire dans leurs différences ces quatre voix d'écriture.

**Docks.** (n° 9/10/11/12, 4° série, 2009)  
7 rue Miss Campbell. 20000 Ajaccio.

En exergue : « *Ce chantier ayant été pour nous l'occasion de vérifier (une fois de plus) que les media ne se remplacent pas, mais s'ajoutent en se spécifiant.* » Un volume de poids consacré cette saison à l'Asie et, pour une partie plus restreinte, au Québec, avec *La Caravane de parole*, rencontre internationale de l'expression francophone mondiale. L'Asie donc, depuis l'effet marquant du Festival Open Art de Beijing de 2007, à l'origine de la construction (difficile) de ce numéro, comme le souligne d'emblée l'équipe de Docks. Difficulté de communication linguistique dès que l'on s'adresse à des artistes de Chine, de Thaïlande, de Corée, de Hong Kong, de Tai Pei, des Philippines, de Singapour, du Viet-Nam ou du Japon... Photos, textes, poèmes, selon des dispositifs d'alliances, de croisements, d'oppositions, de rivalités. Un travail à travers lequel on mesure à la fois une singularité violente et souvent provocante d'artistes évoluant dans des sociétés répressives, et un certain alignement sur des problématiques anglo-saxonnes dont nous mesurons parfois l'académisme international. Mais un ensemble incontournable pour qui veut s'ouvrir vers le grand sud-est asiatique, peu connu à cet égard.

Marseille - Bibliothèque de l'Alcazar

**du 22 > 30 juin 2010 > Exposition**

**Action Poétique**

**à l'occasion de la donation des archives  
& de la sortie du numéro 200**

&

**le mercredi 23 juin 2010 à partir de 17h  
RENCONTRE LECTURE**

avec Henri Deluy, Claude Favre, Lilianne Giraudon, Patrick Laffont, Maxime Pascal, Serge Rauchery, Jean-Jacques Viton  
& le musicien Jean-Marc Montera



# Joseph J. Guglielmi, [a/c]

*Le Journal*

## **Lundi 1er décembre 2008**

Télé.

Deux, vraiment, des plus beaux faux culs de la chanson française fausse modeste poussée à l'Everest ! Et la voix ! Nasillarde à l'interview.

Jouant faux col d'un bord et agonisant sucré, de l'autre.

J'ai nommé Voulzy et Souchon...

On regrette Patti Smith, Bruce Springsteen, Dylan et même Johnny !

## **Jeudi 23 avril 2008**

« Le printemps est évident ». Le faux poirier du petit jardin a échangé ses fleurs pour ses feuilles. La chatte Iki broute la jeune herbe... Silence...

Graciela a visité naguère Ryoan Ji Temple à Kyoto... Lettre de Nagoya... Ce matin... Soleil « Emperi ». Un peu voilé... C'est ainsi que j'appelle la lumière sur les murs ocres de ce château de Salon de Provence. Ce qui me fait penser à cela c'est le soleil sur les murs que je vois à Ivry de ma fenêtre, avec un lambeau de bleu... L'Emperi qui abrite un collègue où je fus instit. remplaçant vers 1954...

Je reprends *Artaud le Moma* de Derrida. Sur la couverture tachée de café j'ai noté des téléphones et rendez-vous, n'ayant pas d'autre papier sous la main...

Et écrit :

« O llama de amor viva  
con suerte y duende »

Artaud, ses extraordinaires autoportraits et autres dessins... « Eux-mêmes maladroitement dessinés pour que l'œil qui les regarde tombe ».

La maladresse ineffable du génie !

1h30... Fce Cul, jazz, Monk...

Petite sieste dans le fauteuil. Cachets. Jus de tomate, madeleine. Je garde le yaourt pour plus tard...

*yp kutemar tonu tartiktra  
yo kute drikta anu tedri  
bougre de vieil antéroclité*

assène Artaud...

5 heures. Toujours soleil...

La chatte qui broute toujours dans les pissenlits-fleurs...

Retrouvé des pages du *Journal*, saisies par Isabelle dont je ne sais si je les ai déjà utilisées. Écrites à l'hosto en novembre 57 ?

Je ne sais si je vous ai dit tout le bien que je pense du livre *Le développement des lignes* d'Alain Veinstein. Livre *dansé* au deuxième degré où l'on retrouve l'humour particulier et l'originalité de ce poète :

« il ne reste plus qu'à s'aimer :  
Je rêvais d'un cochon pour l'hiver,  
d'un abri de montagne  
d'un pays caché dans les forêts du Nord... »

*Clitoris*, ainsi se nomme le livre que j'écris avec les brûlis de Christian Jaccard. Livre manuscrit au crayon...

« Prenons la métaphysique  
du pli brûlé »

## **Mardi 29 avril 2009**

Le livre en seize exemplaires est terminé ce matin. Tripoux au déjeuner avec Christian. Côtes du Rhône dans ce restau d'Arango où il a ses aises. Un magnifique dos nu à la table à côté avec un regard malicieux. J'admire ! Et les fesses prometteuses...

*L'art est dangereux, ou s'il est chaste ce n'est pas de l'art*, (Picasso)...

## **25 mai 2009**

Nouvelles du front.

Francis Lalanne, si vous l'ignoriez, membre de la *Société des Poètes Français*, a obtenu des prix de poésie *et passé*, dit-il, *des journées entières à ciseler son verbe*, bigre ! Cela n'empêche qu'il a été taxé de délit culturel par un certain Éric Niaux, ou Niolleau ? (TV du 25 avril)...

Lalanne. On n'a pas oublié le mythique coureur !

## **29 mai 2009**

Écoutons Derrida : « L'artiste est quelqu'un qui ne devient artiste que là où sa main tremble, c'est-à-dire qu'il ne sait pas ce qui va arriver ou ce qui va arriver ou ce qui va arriver lui est dicté par l'autre... »

2h am.

*Choisir le contraire*  
Licht und Nacht  
begreiflich Licht  
et le non idoine  
sur voussure déserte  
du ciel

Dont acte...

## **Lundi 29 juin**

r.vs chez le dentiste...

Avant ça, ne pas rater *Les Feux de l'Amour...*

*Selected Poems* est sorti chez Poncet, happiness !

Elisabeth Roudinesco m'a offert une préface extra...

## **Jeudi 2 juillet**

La face humaine  
dans toute son horreur  
c'est-à-dire sa beauté

4 heures.

Chaud. Souffle d'air cependant. Jardin.

ki vient à mes côtés bien sage...

Vallejo, Debord.

Un artisan de la « fibre véridique »

et un « pauvre de l'esprit », ai-je écrit dans un poème commencé il y a quelques jours, *Dérives Cantos...*

## **Vendredi 3 juillet**

Petit déj : yaourt aux fraises, chocolat, jus d'oranges. Jamais d'alcool in the morning...

*La Quinzaine Littéraire*, n° 994. Nadaud tient toujours bien la rampe dans son « Journal en public ». On y apprend du nouveau sur la Nadja de Breton. Que sa mère était née en 1902 Léona Camilla Ghislaine Delcourt... Mais lisez la *Quinzaine...* On y apprend, n° 774, qu'aucun des portraits de Rimbaud connus ne serait le sien. On s'en fout ! Scripta manent !

Dîner au Marly dans la cour du Louvre. Tartare et vin du Lot...

News :

Patti Smith lit Ginsberg à Lyon

Madoff coffré à vie

Murat à Nashville

Paul Smith décontracté

La gale chez les sans-papiers

Il y a de l'eau dans le gazon

Le Pen montre tout (Beurk !)

5 heures 30 à l'ombre

## **Dimanche 9 juillet**

Retrouvé une vieille amie, Marie-Louise Pierson au Rostand, face Luxembourg...

# Jacques-Henri Michot

## *Comment s'appelle-t-il ?*

Lu 28/9/09 Nouveau suicide chez France Télécom

Un salarié du groupe a mis fin à ses jours en sautant d'un pont près d'Alby-sur-Chéran, en Haute-Savoie. C'est le 24e suicide dans l'entreprise depuis février 2008.

Un nouveau salarié de France Télécom - le 24e depuis février 2008 - s'est suicidé lundi matin en Haute-Savoie en se jetant du haut d'un viaduc surplombant une autoroute. La préfecture précise qu'il a écrit une lettre d'adieu dénonçant «le climat au sein de son entreprise», confirmant une information du Dauphiné Libéré.

Âgé de 51 ans, cet employé travaillant au sein d'une centrale d'appel à Annecy s'est suicidé «en se jetant d'un pont» sur l'autoroute A41, près d'Alby-sur-Chéran, a ajouté la préfecture de Haute-Savoie.


Marié et père de deux enfants, il a laissé dans la voiture «une lettre à l'attention de son épouse, dans laquelle il explique que c'est le climat au sein de son entreprise qui a rendu propice le passage à l'acte».

«On a appris aujourd'hui auprès des autorités le suicide d'un collaborateur qui a mis fin à ses jours à 09h30 à Alby-sur-Chéran», a confirmé un porte-parole de France Télécom. Le PDG de l'entreprise, Didier Lombard, «se rend sur place immédiatement». Il avait annoncé il y a une dizaine de jours une série de mesures pour remédier au malaise au sein de France Télécom, actuellement en pleine restructuration.

(Source AFP)

---

**Ces gens-là n'ont pas droit à un prénom et un nom. Même pas à un prénom suivi d'une initiale. Même pas à de simples initiales...**



Liliane Giraudon, Patrick Laffont,

# Crèche pudding

épisode 6 « regarder »

*Sunday socks  
on my feet*

*j'ai dit allonger  
j'ai fait allongé  
j'ai pensé allongée*

*le sang dans la tête  
demande aux choses  
de se dédoubler*

*je vois fois deux*

*deux angles*

*et c'est dimanche,  
NON  
lundi,  
faussaire formation  
en supplément  
arreter de regarder ses pieds*

*ENTREPRENDRE  
c'est long*

*Ça sent mauvais cette fleur  
elle dit  
l'odeur n'a pas de jour ici  
et la poésie s'écroule  
se vautre*

*c'est sa fonction  
se vautrer tout le temps  
s'allonger tout le temps  
s'étirer*

*donner l'idée de la chute*

*l'idée de la chute en continu*

*mais tu es là  
maintenant  
je vais m'asseoir  
et te regarder*

# Lire, [Li]

- Cesar Vallejo**, *Poésie complète*, Flammarion  
**Yannis Ritsos**, *Journal de déportation*, Ypsilon  
**Jacques-Henri Michot**, *Comme un fracas*, Al Dante  
**Éric Suchère**, *Nulle Part Quelque*, Argol  
**Anthologie de l'OuLiPo**, Poésie/Gallimard  
**David King**, *Sous le signe de l'étoile rouge*, Gallimard  
**Yves di Manno**, *Objets d'Amérique*, José Corti  
**Naïla Attia**, *Calendrier*, Avis de tempête  
**Alfred Döblin**, *Berlin Alexanderplatz*, Gallimard  
**Dominique Grandmont**, *Mots comme la route*, Tarabuste  
**Antoine Émaz**, *Lichen, encore*, Rehauts  
**Miguel Chevalier/Jean-Pierre Balpe**, *Herbarius*, Rhinoceros  
**Antoine Simon**, *Ticket à conserver*, Pleine Page  
**Alexandra Fixmer**, *Nid-de-poule*, PHI  
**Jean-François Coadou**, *Le cogitaton*, Pleine Page  
**Jeanpyer Poëls**, *L'eau entre deux âges*, Poésie en voyage  
**Linda Maria Baros**, *L'Autoroute A4*, Cheyne  
**Stefan George**, *Poésies complètes*, La Différence  
**Virginie Poitrasson**, *Journal d'une disparition*, Ink  
**Sandra Moussempès**, *Photogénie des ombres peintes*, Flammarion  
**Cécile Mainardi**, *Poemz*, CIPM  
**Hubert Haddad**, *La Barricade du cygne*, Cénomane  
**Pierre Vinclair**, *Barbares*, Flammarion  
**Luc Bénazet**, *nÉcrit*, Nous  
**Christophe Manon**, *Univerciel*, Nous  
**Claude Royet-Journoud**, *Kardia*, Éric Pesty  
**Lyn Hejinian**, *Gesualdo*, Éric Pesty  
**Charles Olson**, *Les Poèmes de Maximus*, La Nerthe  
**Henri Deluy/Liliane Giraudon**, *Stripboek*, Ink  
**Caroline Sagot Duvaurox**, *Le vent chaule*, José Corti  
**Dominique Fourcade**, *eux deux fées*, Chandeigne  
**Suzanne Doppelt**, *Lazy Suzie*, P.O.L  
**Ronan Chéneau**, *15 ans*, ÖÖ éditions

# Abonnement, [apoe]

**Nom** .....

**Prénom** .....

**Adresse** .....

.....

.....

|                 |                   |                    |
|-----------------|-------------------|--------------------|
|                 | <b>1 an (4n°)</b> | <b>2 ans (8n°)</b> |
| <b>France</b>   | <b>45 euros</b>   | <b>90 euros</b>    |
| <b>Étranger</b> | <b>65 euros</b>   | <b>130 euros</b>   |

la revue ne peut accepter les chèques libellés en devises étrangères.

Je vous adresse la somme totale de

.....

36, rue de Raspail 94200 Ivry-sur-Seine  
C.C.P 4294 55E Parisbonnements



# Action Poétique

[apoe]

## **Rédaction**

36, rue Raspail  
94200 Ivry-sur-Seine  
action-poetique@orange.fr

## **Publié avec le concours du**

Centre National du Livre  
& Conseil Général du Val-de-Marne

**Rédacteur en chef** Henri Deluy

## **Comité de rédaction**

Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe, Yves Boudier, Bruno Cany, Henri Deluy, Jérôme Game, Isabelle Garron, Liliane Giraudon, Joseph-Julien Guglielmi, Éric Houser, Alain Lance, Christophe Marchand-Kiss, Florence Pazzottu, Pascale Petit, Véronique Pittolo, Éric Suchère, Bernard Vargaftig, Jean-Jacques Viton.

**Secrétariat général** Jean-Pierre Balpe

**Secrétaire de rédaction** Nelly Picot

**Conception graphique** Patrick Laffont pour **neutral** design

## **Diffusion**

*Les Belles Lettres*

Pour les numéros précédents le n°170, s'adresser à la revue

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés.

**Gérant responsable** Henri Deluy

Dépot Légal : septembre 2009

N° ISBN : 978-2-85463-192-0

EAN : 9782854631920

Commission paritaire CPPAP : 0248 K 45328

## **Imprimerie**


CCI

9, av Paul Héroult

13015 Marseille

Label imprim'vert





Liliane Giraudon,  
*Le mot à ne pas oublier : Sprechgesang\**

*« Du sprechgesang à disneyland ?  
Voilà un bon programme ! » Nanni Balestrini*

*\*Genre de production vocale se situant à mi-chemin entre la parole et le chant*



# Henri Deluy,

## *Le hareng le hutspot ...*

Ici, de Roosendaal à Delfzijl, du Brabant à la Frise..

Ici, à Scheveningen, à La Haye, à Amsterdam, en juin, le hareng « nouveau », depuis peu en caque, presque cru, s'impose. Mangé debout, tête renversée, devant le kiosque, en tenant par la queue les deux filets maintenus ensemble par un reste d'arête. Savoureux, suave, séduisant, délicieux, exquis, raffiné, unique.. La merveille des merveilles.

Ici, à Delft, à Leeuwarden, Breda ou Groningen, toute l'année, d'autres préparations du hareng frais, mariné ou fumé : Le hareng au chou blanc (baies de genièvre, sauce moutarde), mariné tiède (passage au four), au curry, à l'aigre, en cocktail (pomme), à la boulonnaise (poché au vin blanc), à la diable (au four, blanc d'œuf), en tartare nature (haché, œuf, câpre), au beurre maître d'hôtel, grillé sauce moutarde (passé dans une farine légère), meunière, en soufflé, en gratin, en rollmops, à la dieppoise (mariné, poché), frais mariné (échalote, carotte, estragon, thym..), à la crème de céleri (beurre, four chaud), en friture, à la calaisienne (champignons), frais « portière » (poêlé, moutarde), en terrine (hareng saur, carotte, oignon, pomme), à la russe (rainette, oignon, vin blanc), avec pomme en papillote, en salade au jambon (morceaux de jambon et hareng détaillés poêlés, pomme de terre, yaourt..) et dans toutes sorte d'autres salades...

Car le hareng convient à l'imagination et au désir..

### **Le hochepot**

Et puis, ici, à Rotterdam, à Middelbourg, à Utrecht, quand le froid rude, rigoureux, âpre, le froid de glace, de neige, quand le froid de gel s'impose, le « hutspot » s'impose, Le « hutspot », le hochepot.

Nous connaissons ?

Oui, non..Il n'est pas un pot-au-feu, pourtant il n'est pas loin (mais il n'est sûrement pas macédoine, ratatouille, capilotade, salmigondis, méli-mélo, tripotage de viandes et de légumes).

Le « hutspot » est un ragoût.

Les ingrédients peuvent changer, certains peuvent être éliminer, d'autres ajouter ; chaque village, chaque famille tient à sa formule.

Alors, donc, parmi tous les ingrédients possibles : du bœuf (plat de côte, queue, poitrine ficelée...), du veau (jarret), du porc (oreilles, pieds, saucisses...), de l'agneau (épaule, à convenance..), des pommes de terre, carottes, oignons, navets, cœur de céleri, poireaux, choux de Bruxelles, choux verts, thym, laurier, persil, gros poivre concassé, sel, saindoux...

Dans une grosse marmite, les viandes (pas la saucisse, ni l'épaule d'agneau, si épaule d'agneau il y a..) largement recouvertes d'eau, porter à ébullition, écumer, recouvrir, feu bas, de deux à trois heures... Saler, poivrer... Dégraisser (ou non..). Ajouter la saucisse, l'agneau, puis les légumes (pas les pommes de terre). Nouvelle ébullition (au cours de laquelle, on ajoute les pommes de terre et le bouquet garni)...

Au terme de la cuisson, contrôler l'assaisonnement, ajouter un peu de saindoux, disposer les viandes découpées, à part, la saucisse en rondelles, puis les légumes, sur un vaste plat, arroser d'un peu du bouillon, si nécessaire.

Passer le bouillon, le servir en soupière (ou le conserver pour le lendemain..).

C'est riche, copieux, massif, et pourtant diversifié, et délectable. C'est bon pour le goût, pour la vue, pour l'odeur, pour la bouche c'est bon, pour l'estomac c'est bon, et c'est bon pour tout le corps...

